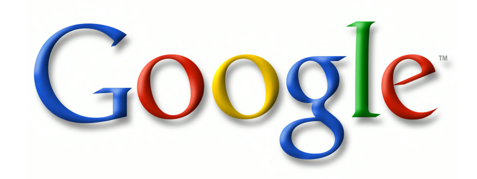



TAYLOR · INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

LETTRES ET PENSÉES

DU

MARÉCHAL

PRINCE DE LIGNE.

LETTRES ET PENSÉES

DU

MARÉCHAL

PRINCE DE LIGNE,

PUBLIÉES PAR

Mde. la Baronne de Staël Holstein.

CONTENANT DES

ANECDOTES INÉDITES

SUR

JOSEPH II, CATHERINE II, FRÉDÉRIC-LE-GRAND, ROUSSEAU, VOLTAIRE, &c. &c.

ET DES

REMARQUES INTÉRESSANTES

SUR

LES TURCS.

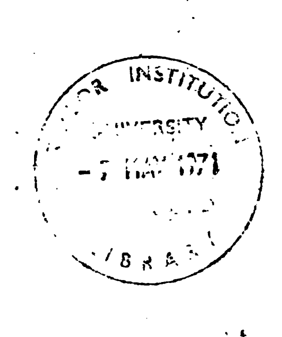
TOME SECOND.

A LONDRES:

De l'Imprimerie de Cox, Fils, et Baylis,
75, Great Queen Street, Lincoln's Inn Fields.

POUR B. DULAU ET Cie. SOHO SQUARE.

1809.



LETTRES

ET PENSÉES

DU PRINCE DE LIGNE.

Ce 1 *Août* 1788.

Au Camp sous Oczakow.

C'EST dans ma tente, sur le bord de la mer Noire, pendant une nuit brûlante qui m'empêche de dormir, que je me retrace toutes les choses extraordinaires qui se passent sous mes yeux. Je viens de voir gagner quatre batailles navales, à un volontaire qui, depuis l'âge de quinze ans, a su acquérir de la gloire par des aventures brillantes: brave et joli petit

aide-de-camp d'un général qui l'employa beaucoup, lieutenant d'infanterie, capitaine de dragons, courtois chevalier, vengeant les injures des femmes, ou redressant les torts de la société ; quittant, pour faire le tour du monde, tous les plaisirs, dont il est dédommagé un instant par la Reine *d'Otaïti*, en Asie ; tuant des monstres, comme Hercule : de retour en Europe, colonel d'un régiment d'infanterie Françoise et d'un régiment de cavalerie Allemande, sans savoir l'Allemand ; chef d'une expédition, capitaine de vaisseau, presque brûlé et noyé au service d'Espagne, major-général de l'armée Espagnole, officier-général au service de trois pays dont il ne sait pas la langue, et le plus brillant vice-amiral qu'ait jamais eu la Russie : on lui refuse l'existence qui lui est due, et il s'en

est fait une en attendant que les lois lui accordent celle qui lui appartient.

Nassau-Siegen, par la naissance, est devenu *Nassau Sieger*, par ses exploits. Vous savez que *sieger*, en Allemand signifie *vainqueur*, en François. Il a été reconnu à Madrid ancien Grand d'Espagne, sans s'en douter; en Allemagne il est prince de l'Empire, quoique ses états aient été donnés à un autre. Si l'injustice ne l'en avoit pas privé, il auroit dépensé pendant quelque temps, sur des sangliers, et peut-être des braconniers, son caractère fougueux; mais son goût pour le danger l'auroit bientôt averti de ce qu'il pouvoit valoir à la guerre.

Quelle est donc sa sorcellerie? son épée est sa baguette de sorcier. Son exemple est son grimoire. Et

puis, son épée est encore son interprète, car il s'en sert pour indiquer la ligne la plus courte quand il s'agit d'attaquer. Des yeux, quelquefois aussi terribles pour les amis que pour les ennemis, achèvent l'explication. Sa manœuvre est dans son coup-d'œil, son talent dans une expérience que son ardeur lui a fait chercher ; sa science dans des ordres courts, concis et clairs qu'il donne un jour de bataille, et qui sont toujours faciles à traduire et à comprendre ; son mérite, dans la justesse de ses idées ; ses ressources, dans un grand caractère bien prononcé qu'on lit sur sa figure, et ses succès, dans un courage sans égal de corps et d'esprit.

Je vois un commandant d'armées (le prince Potemkin) qui a l'air paresseux, et qui travaille sans cesse ; qui n'a d'autre bureau que ses genoux,

d'autre peigne que ses doigts ; toujours couché, et ne dormant ni jour, ni nuit, parce que son zèle pour la souveraine, qu'il adore, l'agite toujours, et qu'un coup de canon qu'il n'essuie pas l'inquiète, par l'idée qu'il coûte la vie à quelques-uns de ses soldats. Peureux pour les autres, brave pour lui ; s'arrêtant sous le plus grand feu d'une batterie pour y donner ses ordres, cependant plus *Ulysse* qu'*Achille*, inquiet avant tous les dangers, gai quand il y est ; triste dans les plaisirs ; Malheureux à force d'être heureux, blasé sur tout, se dégoûtant aisément, morose, inconstant, philosophe profond, ministre habile, politique sublime ou enfant de dix ans ; point vindicatif, demandant pardon d'un chagrin qu'il a causé, réparant vite une injustice ; croyant aimer Dieu, craignant le diable qu'il

s'imagine être encore plus grand et plus gros qu'un prince Potemkin; d'une main faisant des signes aux femmes qui lui plaisent, et de l'autre des signes de croix. Les bras en crucifix au pied d'une figure de la vierge, ou autour du cou d'albâtre de sa maîtresse; recevant des bienfaits sans nombre de sa grande souveraine, les distribuant tout de suite; acceptant des terres de l'Impératrice, les lui rendant ou payant ce qu'elle doit sans le lui dire; vendant et rachetant d'immenses domaines pour y faire une grande colonnade et un jardin Anglois, s'en défaisant ensuite; jouant toujours ou ne jouant jamais; aimant mieux donner que payer ses dettes; prodigieusement riche sans avoir le sou; se livrant à la méfiance ou à la bonhomie, à la jalousie ou à la reconnoissance, à l'humeur ou à la plai-

santerie; prévenu aisément pour ou contre, revenant de même; parlant théologie à ses généraux, et guerre à ses archevêques; ne lisant jamais, mais sondant tous ceux à qui il parle, et les contredisant pour en savoir davantage; faisant la mine la plus sauvage ou la plus agréable; affectant les manières les plus repoussantes ou les plus attirantes; ayant enfin tour-à-tour l'air du plus fier satrape de l'Orient ou du courtisan le plus aimable de *Louis XIV*; sous une grande apparence de dureté, très-doux en vérité dans le fond de son cœur; fantasque pour ses heures, ses repas, son repos et ses goûts; voulant tout avoir comme un enfant, sachant se passer de tout comme un grand homme; sobre, avec l'air gourmand; rongeant ses ongles ou des pommes et des

navets; grondant ou riant, contrefaisant ou jurant, polissonnant ou priant, chantant ou méditant; appelant, renvoyant; rappelant vingt aides-de-camp sans leur rien dire; supportant le chaud mieux que personne, en ayant l'air de ne songer qu'aux bains les plus récherchés; se moquant du froid en ayant l'air de ne pouvoir se passer de fourrures; toujours sans caleçon, en chemise, ou en uniforme brodé sur toutes les tailles; pieds nus ou en pantoufles à paillons brodés, sans bonnet, ni chapeau: c'est ainsi que je l'ai vu une fois aux coups de fusil, tantôt en mauvaise robe de chambre ou avec une tunique superbe, avec ses trois plaques, ses rubans, et des diamans gros comme le pouce autour du portrait de l'Impératrice: ces diamans

semblent placés là pour attirer les boulets ; courbé, pelotonné quand il est chez lui, et grand, le nez en l'air, fier, beau, noble, majestueux ou séduisant quand il se montre à son armée, tel qu'*Agamemnon* au milieu des rois de la Grèce.

Quelle est donc sa magie ? Du génie, et puis du génie, et encore du génie : de l'esprit naturel, une mémoire excellente, de l'élévation dans l'âme, de la malice sans méchanceté, de la ruse sans astuce, un heureux mélange de caprices dont les bons momens, quand ils arrivent, lui attirent les cœurs ; une grande générosité, de la grâce et de la justesse dans ses récompenses, beaucoup de tact, le talent de deviner ce qu'il ne sait pas ; et une grande connoissance des hommes.

Je vois un cousin de l'Impéra-

trice * qu'on croiroit le plus mince officier de son armée, à sa modestie et à sa simplicité sublime: il est tout et ne veut rien paroître; il réunit tous les talens, toutes les qualités imaginables; amoureux des coups de fusil et de ses devoirs, s'exposant une fois plus qu'il ne le doit; faisant valoir les autres, leur attribuant ce qui lui est dû: plein de délicatesse dans l'âme et dans l'esprit; du goût le plus fin et le plus sûr; aimable, doux, ne laissant rien échapper; prompt à la repartie et à la conception; rigide dans ses principes; indulgent pour moi seul, mais sévère pour lui et pour les autres; prodigieusement instruit, enfin un véritable génie pour la guerre.

Je vois un phénomène de chez

---

* Le prince d'Anhalt-Bernbourg.

vous : et un joli phénomène. Un François de trois siècles. Il a la chevalerie de l'un, la grâce de l'autre et la gaîté de celui-ci. *François I*, le grand *Condé*, et le maréchal *de Saxe* auroient voulu avoir un fils comme lui. Il est étourdi comme un hanneton au milieu des canonnades les plus vives et les plus fréquentes, bruyant, chanteur impitoyable, me glapissant les beaux airs d'opéra, fertile en citations les plus folles au milieu des coups de fusil, et jugeant néanmoins de tout à merveille. La guerre ne l'enivre pas, mais il y est ardent d'une jolie ardeur, comme on l'est à la fin d'un souper. Ce n'est que lorsqu'il porte un ordre, et donne son petit conseil, ou prend quelque chose sur lui, qu'il met de l'eau dans son vin. Il s'est distingué aux victoires navales que *Nassau* a remportées sur

le capitan-pacha : je l'ai vu à toutes les sorties des janissaires et aux escarmouches journalières avec les spahis ; il a déjà été blessé deux fois. Toujours François dans l'âme, il est Russe pour la subordination et pour le bon maintien. Aimable, aimé de tout le monde, ce qui s'appelle un joli François, un joli garçon, un brave garçon, un seigneur de bon goût de la cour de France : voilà ce que c'est que *Roger de Damas*.

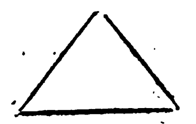
Je vois des Russes à qui l'on dit : soyez cela, et qui le deviennent ; qui apprennent les arts libéraux comme le médecin malgré lui a fait ses licences ; qui sont fantassins, matelots, chasseurs, prêtres, dragons, musiciens, ingénieurs, comédiens, cuirassiers, peintres et chirurgiens.

Je vois des Russes qui chantent et dansent dans la tranchée, où ils ne

sont jamais relevés, et au milieu des coups de fusil et de canon, de la neige ou de la boue; adroits, propres, attentifs, respectueux, obéissans, et cherchant à lire dans les yeux de leurs officiers ce qu'ils veulent ordonner, pour les prévenir.

Je vois des Turcs qui passent pour n'avoir pas le sens commun à la guerre, et qui la font avec une espèce de méthode, éparpillés pour que l'artillerie et le feu des bataillons ne puissent pas être dirigés sur eux; visant à merveille, et tirant toujours sur des objets réunis; dissimulant par cette tiraillerie leurs espèces de manœuvres, cachés dans tous les ravins, les creux, ou sur des arbres, ou bien s'avançant au nombre de 40 ou 50 avec un drapeau qu'ils courent vite planter en avant, pour gagner du terrain: ils font tirer les premiers le ge-

mou en terre, ils les font aller en arrière recharger leurs armes, et se succéder sans cesse ainsi, jusqu'à ce qu'ils courent encore porter leur tourbillon et leur drapeau en avant. Ces drapeaux sont dans une espèce d'alignement, pour qu'aucune tête de ces petites troupes n'en couvre une autre. Imaginez des hurlemens affreux, les cris d'*Allah*, encourageant les Musulmans, effrayant les Chrétiens, et des têtes coupés ajoutées à cela, qui font, à ce qui me semble, un terrible effet. Où diable mon père, et trois oncles qui ont fait la guerre aux Turcs, ont-ils pris qu'ils marchoient comme volent les oies, en tête de porc, ou dans la forme du *cuneus* des anciens, comme cela :



Je n'ai rien vu qui me fasse croire que cela ait jamais existé. Tout ce que je vois n'est-il pas assez singulier? N'est-ce pas l'extraordinaire que je vous ai annoncé? J'ai parlé, dans ma première lettre à un courtisan russe, et un ministre françois; à mon ami, dans la seconde; à un homme de lettres, dans la troisième. Je vais parler dans la sixième à une espèce de militaire, car je crois que vous portez encore quelquefois l'uniforme.

Ce 1 Septembre 1788.

Au camp devant Oczakow.

Après avoir beaucoup réfléchi sur la manière de conserver l'offensive et la défensive à la fois, vis-à-vis des Turcs, il me semble que je viens d'en

trouver le moyen, en évitant les reproches qu'on me fait pour mon goût des masses, que je n'ai, au reste, que proportionnément à mon antipathie pour les carrés.

Leur angle mort, défectueux comme capitale d'un bastion, l'impossibilité de marcher en conservant ces angles, et de ne pas avoir un carré déjeté par conséquent, et ouvert en quelqu'endroit ; l'impossibilité que ce carré puisse passer partout, et que les deux flancs marchent d'un pas égal; le vide qui s'y trouve, malgré les chevaux, les chariots, les valets, les officiers d'état-major, les généraux qui ne peuvent qu'augmenter encore la confusion, le peu de profondeur des trois rangs, si aisés à percer par des spahis que quelques gouttes d'opium et l'ardeur des chevaux suffisent pour em-

porter : tout cela suffit pour me faire prendre les carrés en guignon.* "

Les Turcs m'ont fait faire une autre réflexion très-importante. Ils courent, ils grimpent, ils sautent, parce qu'ils sont armés et habillés à la légère. Le poids que portent les sots chrétiens les empêche presque de se mouvoir.

Qu'ils aient un fusil extrêmement léger et court, et au lieu d'une baïonnette lourde qui, toujours au bout de leur fusil incommode plus les voisins que les ennemis, qu'ils aient une espèce de baguette pliée en deux,

---

* Il y avoit ici des plans et des détails militaires d'un très-grand intérêt, sûrement, puisqu'ils étoient donnés par un général aussi illustre que le maréchal prince de Ligne ; mais on a craint qu'il ne se glissât dans l'impression des erreurs que l'éditeur n'étoit pas capable de prévenir.

dans les bois du canon, dont la moitié soit affilée en pointe très-longue et puisse servir de pique. Avec un ressort on fera partir cette moitié pointue qui dépassera le bout du fusil de plus de deux pieds et demi, de sorte que même celle du troisième rang dépassera le premier.

Puisqu'on sait à présent la nécessité de marcher aux Turcs à l'arme blanche, il faut donc en inventer une autre que celle qu'on a employée jusqu'ici, car le deuxième et le troisième rang n'en peuvent pas faire usage.

Qu'on ait en bandoulière un sabre comme les *handschar* des janissaires : avec la tête de la poignéee creusée, pour appuyer le fusil et bien viser. Un sabre inspire l'élan du courage au moment où l'on le tire du fourreau. Que l'on fonce sur l'ennemi, ou que

l'on saute dans un retranchement, le fusil en bandoulière : car on a souvent alors besoin des deux mains.

On m'avoit dit que les Turcs combattoient les bras nus, pour les avoir plus libres, et mieux faire sauter les têtes. Je le crois bien : ils n'ont ni chemise, ni bas, souvent même ils n'ont pas de souliers, et à la réserve d'un petit gilet et d'une grande culotte, ils sont nus tout-à-fait, sans doute pour être plus lestes dans les grandes chaleurs des pays où ils font la guerre. Mais comme la réflexion n'est pas leur fort, ils ne s'habillent pas autrement dans les plus grands froids, quand on les enferme dans leurs villes, ou quand on fait une campagne d'hiver.

Lorsque notre soldat sera plus léger, plus beau, plus paré, plus élancé, plus tôt vêtu, et avec les cheveux en

tresse ou retroussés, il sera bien plus brillant un jour de bataille. Il aura l'avantage sur les Turcs, qui ont mal-à propos un fusil bien long, deux ou trois pistolets, deux sabres et un poignard ; et sur les Chrétiens, qui se servent d'armes gênantes dont je voudrois les débarrasser.

Ayons des tentes aussi bien entendues que celles des Musulmans, la même foi à la prédestination, s'il est possible, et tâchons de donner de même des outils à la cavalerie, qui, allant plus vite que l'infanterie, construit les retranchemens, afin que celle-ci, en arrivant, n'ait qu'à les garnir en s'y campant.

Qu'il soit défendu à l'armée de prononcer *Neboïssé*, ce mot qui veut dire : *n'ayez pas peur*, et que les Turcs, qui n'ont pourtant pas l'air plaisant, prononcent en coupant la

tête. J'ai remarqué qu'il fait un effet étonnant sur les chrétiens. D'ailleurs cette coutume de couper les têtes ne fait pas grand mal aux morts, et fait quelquefois grand bien aux blessés : elle doit empêcher du moins qu'on ne se rende prisonnier.

Qu'on en parle une fois, si l'on veut, au soldat, pour lui faire concevoir ce que je viens de dire : et puis qu'il n'en soit plus jamais question. Qu'on le prévienne des hurlemens des Infidèles, et de leurs caracolades inutiles pour nous, et nuisibles pour eux : avec mon ordonnance, nous pourrons, sans crainte, nous laisser entourer de ces nuages de Spahis, qui bourdonnent autour de nous comme des guêpes. Cela ne sert qu'à fatiguer leurs chevaux ; et après leur avoir laissé faire leurs courbettes, leurs sauts, leurs lançades,

leur espèce de manège et de croupe au mur, ils ne sont plus en état de résister à une attaque. C'est comme cela que les Turcs estropient tous leurs chevaux, et qu'au bout de deux heures ils sont sur les dents. C'est aux housards et aux Cosaques à les exciter à ce manége en les agaçant. En général, je crois qu'il ne seroit pas mauvais d'attaquer l'infanterie. Les janissaires chargent si lentement qu'ils n'auroient pas le temps de faire une seconde décharge. Quand même des fantassins blessés, ou fatigués, ou en désordre, seroient attaqués par des Spahis dans une plaine, ils n'ont qu'à se réunir quatre ou cinq, se mettre dos à dos, présenter la baïonnette, et se retirer ainsi; il est impossible qu'ils soient sabrés. Il faut vis-à-vis de toutes les troupes du monde, conserver sa tête, mais sur-

tout vis-à-vis de ces gens-ci : car si on la perd au moral, c'est alors qu'on la perd au physique. Tout ce qu'on dit de leur opium et de la fureur qu'il inspire, est un conte. Peut-être que les officiers s'en servent quelquefois, mais il est trop cher pour le simple Turc, et je n'en ai jamais vu qui en eussent pris.

La mine et le costume des fiers Ottomans sont plus respectables que l'air gêné et souvent le mauvais visage des Chrétiens. Les Turcs sont tout à la fois l'ennemi le plus dangereux et le plus méprisable qu'il y ait au monde : dangereux si on le laisse attaquer, méprisable si on le prévient. Sur les hauteurs comme dans les bois, ils ont jusqu'à présent l'avantage sur nous, parce qu'ils courent à l'attaque avec confiance, sachant que nous n'en avons pas en nous-mêmes quand nous

sommes ainsi postés. Nos soldats allégés comme je le propose, se tireroient aussi bien d'affaire que les Turcs. Ceux-ci ne sont pas en état de connoître l'avantage de leur position, ou si par hasard ils le sentent, ils seront étonnés de s'y trouver attaqués : on aura alors aussi bon marché d'eux qu'en plaine. Je crois que le grand art, dans une guerre comme celle-ci, est d'étonner et de frapper des coups inattendus.

Ils ne connoissent que deux ruses de guerre, et se croient bien fins quand il les emploient. L'une est de faire tirer tous les canons en signe de réjouissance d'une prétendue bataille qu'ils ont gagnée, ou d'une ville qu'ils ont prise, je ne sais où : et l'autre, de faire prendre un de leurs courriers avec la fausse nouvelle que 20 ou 30 Bachas arrivent pour les renforcer

de 2 ou 300,000 hommes. En compensation de ces deux enfantillages, ils ont deux usages excellens. L'un, c'est de faire retrancher leurs camps par les Spahis, ainsi que je l'ai dit : et l'autre de faire des trous dans la terre ou dans un retranchement, pour se mettre à couvert des boulets de canon. Chaque homme a son creux, où il reste tapi jusqu'à la fin de la canonnade. . . . .

On ne peut pas dire positivement ce qui est infanterie et cavalerie. Le Spahis qui a perdu son cheval va se ranger parmi les fantassins. Le fantassin qui en a gagné, pris ou acheté un, va se ranger parmi les Spahis. Aussi ceux-ci tirent à merveille : et quand ils voient que leur feu peut faire effet, ils se servent beaucoup de leurs fusils ; mais ils ne s'y prennent pas comme la cavalerie chrétienne,

qui a toujours tort quand elle en fait usage. Le Spahis saute légèrement à bas de son cheval, tire son coup de fusil, et remonte à cheval avec la même agilité.

Ce qui fait que nous voyons souvent de grands traits de courage de la part du Musulman, c'est qu'il ne se bat jamais sans en avoir envie. Ce n'est qu'en bonne santé, en bonne humeur, et souvent après avoir pris du café, qu'il s'arme pour aller au combat. Il attend même souvent un beau jour, et un beau soleil. Au commencement du siége, je me levois à la pointe du jour, qui, dans nos armées Européennes, est souvent l'heure d'une entreprise. A présent je ne me gêne plus. La bonne compagnie, que je reconnois aux beaux chevaux et aux couleurs tranchantes des vêtemens, ne sort jamais avant dix

heures, pour engager une affaire. De tout le siége, les Turcs n'ont fait qu'une seule petite entreprise de nuit, parce qu'apparemment ils avoient besoin d'une tête de général, qu'ils sont venus couper à Mr. *Maximowitz.*—

L'Autrichien et le Russe ne sont pas consultés sur l'heure : la liberté qu'on laisse aux Turcs à cet égard, fait que la moitié de leur armée ne se trouve pas à la bataille, dont le sort dépend toujours des premiers *Bravi* qui, lorsqu'ils sont dégoûtés, dégoûtent tout de suite ceux qui les suivent.

Leur artillerie, dans les siéges, est servie par les premiers soldats qui se lèvent, et qui vont tirer leur coup de canon pour s'amuser. L'instinct des Turcs, qui vaut souvent mieux que l'esprit des chrétiens, les rend adroits, et capables de faire tous les métiers à

la guerre; mais ils n'ont que la première réflexion : ils ne sont pas susceptibles de la seconde. Et après avoir dépensé leur moment de bon sens, assez droit, assez juste, ils tiennent du fou et de l'enfant. J'en ai examiné la cause. C'est, je crois, l'usage immodéré et continuel d'un café épais, et le nuage de fumée de tabac, dans lequel ils sont toujours. Cela interrompt et abat toutes les facultés de l'esprit.

Leur ferveur religieuse redouble à mesure du danger. Leurs cris de Hechter—Allah (c'est-à-dire: un seul Dieu) augmentent tous les jours. Et l'on est sûr que quelque bruit qu'on fasse, en ouvrant la tranchée, on n'est pas entendu. On a toujours pour soi la première nuit, qui, certes, est la plus intéressante.

Je crains de vous déplaire en vous

disant du mal des Infidèles, et de choquer un ministre d'un roi très-chrétien, en lui parlant de guerre et de mécréans. Je finis, et vous embrasse de tout mon coeur.

LETTRE VII.

Ce 1 *Octobre.*

Du même Camp.

Nous ne serions plus ici, si les deux grandes armées des deux grands empires n'avoient pas été si long-temps en complimens, à qui passeroit, l'une le Bog, et l'autre la Save; et, si j'avois été cru, elles se donneroient à présent la main à Nicopoli, au centre des états du Grand-Seigneur. Tâchez d'attraper quelque part mes relations.

Sait-on à Pétersbourg la mort d'Ivan Maxime, pour qui la rime et la

raison vous ont inspiré ce joli couplet qui finissoit par :

> Son cœur peut être à la vertu,
> Mais son visage est bien au crime.

Il a été tué derrière nous, d'un boulet de canon qui a passé entre le prince Potemkin et moi.

J'ai vu, il y a quelques semaines, le prince de Nassau arriver bien à propos avec les chaloupes canonnières, car il a sauvé mon cher prince d'Anhalt, qui, sans lui, auroit été tourné et battu, malgré tout ce qu'il avoit fait d'héroïque.

On est pris, en se promenant, par les canonnades, comme par la pluie : elles commencent, pour la plupart, aussi ridiculement qu'elles finissent, sans savoir pourquoi, après avoir duré quatre ou cinq heures.

Quand elles ont lieu de nuit, elles

le plus superbe des spectacles. C'est au peintre que je parle à présent. Imaginez deux lignes de feu qui déchirent le firmament, deux rideaux enflammés, tout l'air embrasé, et un ciel qui ressemble diablement à l'enfer.

Votre vie, mon cher S...., ressemble en revanche au paradis. Vous n'avez brûlé que pour de jolies femmes : et moi j'ai grillé six mois, absolument grillé pour ces vilains Turcs. Quand j'entendois un peu de vent, j'ouvrois ma porte : et comme ce vent ne m'apportoit que des bouffées de fournaise ardente, je la refermois, au plus vîte. Les serpens, les lézards et les tarentules se glissent quelquefois dans ma tente, à travers les herbes, plus hautes que moi, qui nous entourent. Une de ces tarentules a piqué dernièrement

un officier de chevaux-légers, à qui on a été obligé de couper le bras. Le tonnerre a tué un autre officier dans sa tente, ainsi que plusieurs soldats : il tomboit presque tous les jours dans le camp.

A présent nous avons un froid de chien. Le bois, pour faire la cuisine, commence à nous manquer. Je brûle déjà tous mes chariots : un timon pour me faire à dîner, et une petite roue pour mon souper.

Je reçois de fort mauvaises nouvelles de chez nous. Quelques généraux se sont trompés dans le Bannat. Heureusement que le maréchal Lacy, par son activité et son intrépidité ordinaire, a tout réparé, sauvé, raccommodé. Il vouloit même encore, en revenant, prendre Belgrade.

Faut-il vous raconter des accidens ? J'ai vu sauter un magasin à poudre

à Kinburn : plusieurs officiers-généraux d'état-major, et plus de 4 ou 500 hommes ont été tués ou blessés. J'ai vu sept chasseurs qui dormoient sur le bord de la mer, près de ma tente, tués par l'imprudence de quelqu'un qui s'est approché avec une lumière d'un canon qu'il ne croyoit pas chargé. Voulez-vous du pittoresque ? Quatre-vingts voiles que le Capitan Bacha s'est donné la peine de nous amener près de l'île fortifiée de Berezan. Je l'ai vu, l'autre jour lui-même, très-près de la côte, avec sa belle barbe blanche, la sonde à la main, comme s'il vouloit nous tourner par une descente. Il nous annonce aujourd'hui à grand bruit les mauvaises nouvelles dont je vous ai parlé, et qui sont déjà réparées. Il est plaisant de faire une si longue canonnade pour cela. Elle me

donne de l'humeur. Je finis : je crois que je m'en vais à l'armée du maréchal Romanzow, en Moldavie, pour tâcher qu'on nous aide un peu dans ce pays-là, en nous faisant prendre encore cette année la Valachie, chose fort aisée ; on pourroit même s'emparer d'Ismaël, de Brailow et de Galatz, chose fort possible pour une armée de héros, c'est-à-dire, une armée de Catherine-le-Grand. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE VIII.

Ce 1 *Décembre* 1788.

Au Camp devant Raboiaï-Mohilaï, ou plutôt à Jassy, où j'ai mon Quartier.

Ton ami respirant du fracas des conquêtes,
Parlera des Boyards qu'il invite à ses fêtes.

Je comptois vous faire une belle

relation d'une victoire aisée à remporter sur le Sultan Gheraï, prince *in partibus* de la Crimée ; sur Ibrahim Nasir, et sur le seraskier d'Ismaël. Les Turcs, qui ont toujours, ainsi que le gibier, les mêmes passages et les mêmes retraites, se rassemblent au commencement de chaque guerre dans le camp de Raboiaï-Mohilaï, camp fameux, à la vérité. Cette fois-ci ils ont eu l'adresse de l'occuper tout de travers, et y auroient été facilement pris et battus si l'on avoit voulu. J'avois compté sur la fête de saint Grégoire, patron du prince. Mais je suis toujours *vox clamans in deserto*.

Je pourrois vous envoyer un portrait aussi piquant que les autres ; mais je le garde pour moi. Les 15 ou 20 mille hommes qu'on faisoit passer pour 50, viennent de partir.

Je me trouve dans un pays qui me paroît enchanté, après la nouvelle Servie, la patrie des Nogays et des Budgiack, la Tartarie, et les environs de la Bessarabie, que je viens de quitter.

Un hiver affreux, dans une chaumière située au milieu d'une redoute de boue et de neige; une campagne de six mois, sans voir autre chose que le ciel, la mer, et des herbes dans une plaine de 300 lieues, en voilà assez pour me faire trouver tout superbe après cela.

Depuis mon départ d'Elizabeth-Gorod, je n'avois pas rencontré une maison, ni un arbre, excepté dans les jardins du Bacha, près du retranchement d'Oczakow: j'ai embrassé là quelques arbres sous le plus grand feu de la place, tant j'ai eu de plaisir à les revoir. J'y ai même cueilli et mangé d'excellens abricots.

Une eau verte comme les cadavres de 5000 Turcs tués, brûlés, noyés par le prince de Nassau, étoit la seule boisson que nous eussions eue pendant cinq mois : ou bien de l'eau de la mer noire qui n'est pas aussi salée que celle des autres mers.

Vous faites-vous une idée de mon bonheur, de trouver une fontaine charmante, sur la hauteur, avant de descendre dans Jassy? J'ai baisé l'eau avant de la boire : et je l'ai dévorée des yeux avant d'en arroser mes lèvres, qui, depuis si long-temps, n'avoient été mouillées par rien d'agréable. Je suis logé dans un de ces superbes palais que les Boyards batissent dans un goût oriental, et dont plus de 150 s'élèvent au-dessus des autres édifices de la capitale de la Moldavie. Lisez-en la description dans mon ouvrage sur les jardins.

Des femmes charmantes, presque toutes de Constantinople, et d'anciennes familles Grecques, sont assises négligemment sur leurs divans, la tête tout-à-fait en arrière, ou soutenue par un bras d'albâtre. Les hommes qui leur font des visites sont presque couchés à côté d'elles. Une jupe extrêmement légère, courte et serrée, couvre légèrement leurs charmantes formes, et une gaze dessine à merveille les jolis contours de leur sein. Elles portent sur leur tête une étoffe noire, ou couleur de feu, éclatante par les diamans qui ornent cette espèce de turban, ou de bonnet. Les perles du plus beau blanc parent leur cou et leurs bras ; elles les entourent aussi quelquefois avec des rézeaux de gaze, garnis de sequins, ou de demi-ducats : j'en ai vu jusqu'à 3000 sur le même habit. Le reste de leur vêtement

oriental est d'étoffes brodées, ou travaillées en or et en argent, et bordé de pelisses précieuses, ainsi que l'habit des Boyards, qui ne diffère de celui des Turcs que par le bonnet qu'ils mettent au-dessus de leur calotte rouge, et qui ne ressemble pas à un turban.

Les femmes des Boyards ont sans cesse à la main, ainsi que les sultanes, une espèce de chapelet de diamans, de perles, de corail, de lapis-lazuli, d'agathe, ou d'un bois rare, qui leur sert de maintien, comme l'éventail pour nos femmes. Elles jouent avec cela, entretiennent l'agilité de leurs doigts, dont les ongles sont peints en carmin, comptent les grains, et s'en sont fait, à ce qu'on dit, un langage pour leurs amans. J'ai cru même surprendre quelques regards de maris, curieux de savoir peut-être si je

ne connoissois pas déjà un peu ce joli alphabet de galanterie. Les heures d'un rendez-vous s'apprennent ainsi fort aisément. Mais comment peut-il y en avoir ? Sept ou huit serviteurs des Boyards, et autant de jeunes filles qui servent leurs femmes ; les uns et les autres, jeunes et d'une figure charmante, sont toujours dans les appartemens ; leur costume ne diffère qu'en richesse de l'habillement des maîtres de la maison. Chacun et chacune a son département : l'un d'eux apporte, dès qu'on entre pour faire une visite, une et jusqu'à quatre pipes. L'une d'elles apporte une soucoupe, et une petite cuiller avec des confitures de rose. Un autre brûle des parfums, ou verse des essences qui embaument le sallon. L'un d'eux apporte une tasse de café, l'une d'elles un verre d'eau : et cela se répète chez vingt

Boyards, le même jour, si l'on va les voir. Ce seroit une grande malhonnêteté de se refuser à ces politesses.

On est bien couché ici, il y fait chaud. Je suis habillé comme les Boyards. Je vais souvent chez eux pour penser sans distraction, car je ne sais que quelques mots valaques, et point du tout le Grec que parlent ces dames ; elles méprisent la langue de leurs époux. D'ailleurs les Boyards parlent peu. La crainte qu'ils ont des Turcs, l'habitude d'apprendre de mauvaises nouvelles, et l'empire qu'exercent sur eux le Divan de Constantinople et l'Hospodar, les ont accoutumés à une tristesse invincible. Cinquante personnes qui se rassemblent tous les jours dans une maison, ou dans l'autre, ont l'air d'attendre le fatal cordon ; et on entend dire à

tous momens : — Ici mon père fut massacré par ordre de la Porte, et ici ma sœur par ordre du prince.

Quand je dis que je vais chez les Boyards pour penser, j'y vais plutôt pour ne pas penser : car à la quatrième pipe, je deviens tout-à-fait Turc. Je suis nul. Je n'ai plus d'idées : et c'est ce que je puis faire de mieux, étant loin de vous et de ce que j'aime.

J'estime assez l'air religieux avec lequel les jeunes gens, souvent des deux sexes, laissent leurs babouches au bas du premier gradin, pour ne pas gâter les beaux tapis, et souiller le sanctuaire où reposent leurs maîtres. Après avoir fait l'office de leur charge, ils s'en retournent à reculons reprendre leurs babouches et s'asseoir, dans un coin, sur leurs genoux. J'aime qu'on n'ait point à sonner ou

à crier sans cesse après des valets. Si par hazard ils sont tous en commission, on les appelle, comme au sérail, en frappant des mains, en manière d'applaudissement.

Constantinople donne le ton à Jassy, comme Paris à la province, et les modes arrivent encore plus tôt. Le jaune étoit la couleur favorite des sultanes ; elle est devenue à Jassy celle de toutes les femmes. Les grandes pipes bien longues, de bois de cerisier, avoient remplacé à Constantinople les pipes de bois de jasmin. Nous n'avons plus que des pipes de cerisier, nous autres Boyards. Ces messieurs ne vont jamais à pied. Ils sont tous paresseux comme les Turcs.

Les femmes pourroient se dispenser d'avoir autant de ventre. C'est si bien reconnu pour une beauté dans le

pays, qu'une mère m'a demandé pardon de ce que sa fille n'en avoit pas encore. *Mais cela viendra bientôt,* me dit-elle, *car à présent, c'est une honte : elle est droite et mince comme un jonc.* Les costumes, les manières Asiatiques rendent les jolies plus jolies encore; mais enlaidissent les laides, qui, à la vérité, sont très-rares dans ces pays-ci. Il m'est arrivé, à cause de la manière qu'ont les femmes de s'asseoir ou de se coucher en rond, de les prendre, lorsque l'appartement n'est pas bien éclairé, pour des pelisses qu'on avoit oubliées sur le divan.

Les filles des Boyards sont enfermées comme les femmes Turques, dans des harems grillés en bois, souvent, dit-on; elles peuvent au travers de ces grilles regarder les hommes et se choisir un mari. Mais comme ici [illegible]

les voient que pour passer la nuit avec elles, après la petite cérémonie de l'église Grecque.

Je viens de donner une fête charmante qui a réussi à merveille. Cent Boyards et leurs femmes à souper: un bal où l'on a dansé la *pyrrhique*, et d'autres danses Grecques, Moldaves, Turques, Valaques, et Égyptiennes; on y voit l'origine d'un divertissement qui est si bête lorsqu'il n'a pas d'objet. Il ne pouvoit avoir que deux motifs: les réjouissances après la victoire, ou la volupté dans des temps plus tranquilles. On est paisible à Jassy, malgré les alarmes de la guerre dont cette ville est toujours le théâtre, dès que l'étendard de Mahomet se déploie aux yeux du peuple Ottoman.

On se tient par la main, pour ne plus se quitter; on fait quelques pas en rond, mais beaucoup l'un vis-à-

vis de l'autre. On se fait des mines, on se sépare presque, on se retient, on s'approche, je ne sais comment ; on se regarde, on s'entend, on se devine, on a l'air de s'aimer. . . . Cette danse-là me paroît fort raisonnable.

Pour moi je me suis amusé à merveille, à rester sans rien dire à côté de quelques Boyardes. Après quelques tasses de confiture, quelques potions et libations de rose, et six pipes, pour le moins, je m'aperçus que j'étois tout seul.

Rien ne ressemble à la situation de ces gens-ci. Soupçonnés par les Russes d'avoir de la préférence pour les Autrichiens, suspects à ceux-ci qui les croient attachés aux Turcs, ils désirent autant le départ des uns qu'ils craignent le retour des autres. O vous, arbitres des destins des pauvres mortels, à qui vous avez souvent

mis les armes à la main, réparez les maux que vous faites à l'humanité ; vous en êtes plus responsables que nous, qui ne sommes que les exécuteurs de vos hautes-œuvres. Servez cette humanité, et en même temps la politique de plusieurs empires, en laissant en paix ces pauvres Moldaves : leur pays est si beau, que toute l'Europe crieroit si l'on vouloit s'en emparer. Rendez les indépendans des tirans de l'Orient. Qu'ils se gouvernent eux-mêmes, et au lieu de leur Hospodar, qui est forcé d'être un despote et un fripon, pour faire sa cour à la Porte Ottomane, qu'on leur donne pour les diriger deux Boyards, amovibles tous les trois ans. Rentrant, au bout de ce temps-là, dans la classe commune, ils n'oseront pas abuser de leur autorité, car on le leur feroit payer bien cher ensuite.

Qu'à la paix les cours médiatrices s'amusent à leur faire un petit code de lois, bien simple, qui surtout ne soit pas tracé de la main de la philosophie, mais par quelques jurisconsultes bonnes gens, qui connoissent le climat, le caractère, la religion et les mœurs du pays, et qui donnent une autorité bien souveraine aux deux grands et puissans seigneurs chargés de l'administration.

Quelle carrière pour votre âme et votre esprit! mais devenez *Montesquieu* et *Louvois*, si vous pouvez, sans cesser d'être *Racine*, *Horace* et *La Fontaine*. Travaillez pour mes chers Moldaves, de quelque façon que ce soit. Ils me traitent si bien! J'aime tout en eux, et surtout leur langage, qui rappelle qu'ils descendent des Romains. C'est un mélange harmonieux de Latin et d'Ita-

lien. On dit *szluga*, au lieu de *je vous souhaite le bon jour*. On dit *formos coconitza*, pour dire *une belle fille*. *Sara bona*, pour dire *bon soir*; et *dragua-mi*, pour dire *je vous aime*. Puis-je mieux finir ma lettre que par cette vérité, que je saurois vous dire en douze langues au moins, et que vous me rendez, j'en suis sûr, en bon François.

LETTRE IX.

Le 1er *Juin* 1789.

A mon Quartier-général de Semlin.

J'AUROIS pu vous écrire pendant l'hiver ce que vous ne saviez pas; et, depuis ce temps-là, ce que vous savez. Mais je n'écris avec plaisir que lorsque j'ai la réponse au bout de quelques heures. A Paris je n'aimois

et n'écrivois jamais de l'autre côté des ponts. C'est ainsi que, voguant avec vous sur le Borysthène, séparé de vous par une cloison de taffetas chiné, dans une des superbes galères de ce voyage triomphal et magique, je n'attendois que quelques minutes pour recevoir votre billet du matin.

Une espèce d'armistice, ou plutôt de convention de bonne compagnie, me laisse le temps de donner aux Turcs, dans une superbe tente, turque aussi bien qu'eux, des concerts sur ma rive du Danube. Toute la garnison de Belgrade vient les entendre sur l'autre rive. Ainsi que le Roi d'Espagne qui a fait chanter pendant 40 ans, tous les jours, le même air à *Farinelli*, je me fais jouer tous les soirs *la Cosa rara*, qui, comme vous voyez, cesse de l'être; de très-belles Juives, Arméniennes, Illyriennes, ou

Serviennes, y assistent. C'est la grande noblesse de Semlin.

Quand quelques Turcs passent les frontières, je les corrige: Osman Bacha m'en remercie, et dit qu'il ne peut pas se faire obéir. Comme j'aime mieux le taquiner que de me contenter de lettres d'excuse, l'autre jour, devant faire un feu de réjouissance pour une petite victoire dans la Moldavie ou le Bannat, j'ai fait charger à boulets, toute mon artillerie, pour venger une tête coupée à une sentinelle de Mychalowicz. Cela a réussi. Il y a eu huit curieux de tués au pied de la forteresse. Le Bacha a trouvé cela apparemment tout naturel. J'avois espéré qu'il se fâcheroit. Je ne me plains pas de quelques coups de fusil qu'on me tire quelquefois, par gaieté, quand je me promène.

Mais un lieutenant-colonel de nos postes avancés, du côté de Pantschowa, ayant désapprouvé qu'on en eût fait autant à un capitaine de Branakocsky, s'en plaignit à Aga Mustapha, qui lui répondit ainsi :

Je te salue, voisin Terschitz. Tu dis qu'il y a un armistice. Je ne m'y connois pas. Tu me parles du Bacha de Belgrade. Je ne veux pas dépendre de lui. Tu m'offres tes secours, en cas que j'aie des besoins. Apprends que la sublime Porte ne me laisse manquer de rien, et que je n'ai d'autre besoin que de boire ton sang. Tu dis que je puis me fier à toi. Sache que, dans ce temps-ci, il ne faut se fier à personne : je te salue, voisin Terschitz.

Voici la réponse que je fis au nom du voisin Terschitz :

Je te salue, voisin Moustapha : ta lettre est bien celle d'un Turc. J'en

suis bien aise, car j'ai cru qu'il n'y en avoit plus. Tu dis que tu veux boire mon sang. Je ne me soucie pas du tien. Car qu'est-ce que le sang d'un Aga? Fais ce que tu veux. Viens quand tu peux. J'ai ordonné à mes gens de t'amener prisonnier, à la première occasion. J'ai assez envie de te voir. Bonjour, Aga Moustapha.

J'ai fait une petite légèreté l'autre jour. J'avois à écrire à Osman Bacha, au sujet d'un courrier de Mr. de Choiseul, qui m'en envoie quelquefois. Je portai moi-même la lettre, c'est-à-dire que dans une petite barque à drapeau blanc, signe de pourparler, j'allai avec mon truchement, au pied de la forteresse, reconnoître le côté de mon attaque, qui à ce que j'espère aura lieu dans un mois, ou deux, au plus tard. J'eus le temps de tout examiner,

jusqu'à ce qu'une barque chargée de plus de douze figures, superbes ou atroces, (car chez eux il n'y a pas de milieu) vint me reconnoître, et prendre ma lettre que je leur remis de ma part. Je les caressai; je leur dis trente mots Turcs que je sais. Cela fit sourire deux ou trois moustaches. Mais les autres me firent une terrible peur en me considérant. Je me souvins qu'ils pouvoient m'avoir vu tirer à leur barbe sur les bords de la Save, des aigles et des hirondelles de mer. J'avois un grand manteau blanc, un mauvais chapeau rabattu. J'entendis qu'ils demandoient à mon interprète qui j'étois! il répondit que j'étois le secrétaire du séraskier de Semlin, pour la correspondance Françoise. Le plus vilain des Turcs, avec une mine infernale, me prit ma lettre assez brusquement, pour la

porter au Bacha. J'en fus quitte pour être un moment assez mal à mon aise : et je m'en retournai, à force de rames, le plus vite que je pus.

Adieu, mon cher S...., je vous quitte pour voir dix beaux et longs bataillons de renfort qui m'arrivent d'Autriche. Puissé-je bientôt m'en servir ! Je voudrois qu'on me permît de passer la Save à Sabatsch, pour aller voir s'il y a réellement un Abdy Bacha, comme on me l'annonce toujours, ainsi que l'arrivée prétendue du Bacha de Trawnick, et du fameux Mahmoud de Scutari : je voudrois balayer la plaine jusques sous le canon de Nissa. Sans l'inquiétude que nous cause cet Abdy Bacha, notre siége iroit bien mieux. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE X.

Le 18 *Octobre* 1789.

Belgrade.

Nous y voici, dans ce rempart de l'Orient, dont nous n'avons pas ouvert les portes avec des doigts de rose comme l'aurore, mais avec des doigts de feu. La hardiesse, et la promptitude du passage de la Save, la rapidité de la marche, et de l'entrée dans les lignes du Prince Eugène, l'audace de la reconnoissance, faite jusqu'à la palissade, tout cela est l'ouvrage d'une quinzaine de jours, et c'est vraiment digne du plus beau temps du maréchal Laudon. Il nous montoit la tête et démontoit celle des Turcs: je ne démontois que leurs canons. Il a attaqué Belgrade sur la rive droite de la Save, et moi, sur

la rive gauche, où j'étois l'aigle de ce Jupiter dont je portois la foudre.

La prise de la forteresse a été assurée par celle de la ville, qui est due à la plus brillante, la plus éclairée, et la plus active des valeurs, à celle du comte de Browne, digne neveu du maréchal Lacy. Je faisois, pendant cette superbe et vigoureuse entreprise, une diversion avec ma flotte, sur le Danube ; et ensuite, pour réparer la perte de quelques jours et de bien du monde à l'attaque du chemin couvert, je redoublai le feu de mes batteries, et j'en établis une nouvelle, dans une île, à 150 toises de la forteresse qui capitula tout de suite.

Je voyois, avec un grand plaisir militaire et une grande peine philosophique, s'élever dans l'air 12,000 bombes que j'ai fait lancer sur ces pauvres Infidèles ; j'entendois leurs

cris d'effroi, car ceux des blessés étoient étouffés par le feu et la mort. Ecartons ces objets d'horreur. J'ai parlé assez long-temps au colonel de dragons. C'est maintenant au grand prêtre du temple de la paix que je m'adresse.

Quelle source de réflexions! A peine le mot capitulation avoit été prononcé, que dix mille vaincus se mêloient déjà avec autant de vainqueurs. La férocité faisoit place à la douceur, la fureur à la pitié, la ruse guerrière à la bonne foi, l'acharnement à la bienveillance. On prenoit du café; on vendoit, on achetoit. Le Turc, loyal dans ses marchés, fixoit un prix, livroit ses effets précieux cachés dans les casemates, alloit à ses affaires, et sans empressement recevoit son argent, quand par hasard il rencontroit son acheteur.

Philosophes sans le savoir, les riches propriétaires fumoient sur les débris de leurs maisons et de leur fortune. Osman Bacha, le sot gouverneur de Belgrade, fumoit au milieu de sa cour, rangée en cérémonie, comme s'il commandoit encore, et comme s'il ne s'attendoit pas à rencontrer un Capidgy Bachi pour lui demander de la part du Sultan Selim ce qu'il n'a pas, sa tête, car elle étoit déjà perdue à notre premier coup de canon. La beauté et la variété des couleurs riches et tranchantes des Janissaires, nos bonnets de grenadiers, leurs turbans, notre garnison, les Spahis, point abattus quoique battus, leurs superbes armes, leurs chevaux fiers comme eux, leur air ferme, jamais bas, malgré le malheur; les rives du Danube et de la Save bordées de ces figures pittoresques, récréoient les yeux et réjouis-

soient l'ame; on étoit seulement un peu attristé de voir emporter par terre et par eau les cadavres d'hommes, de chevaux, de bœufs et de moutons, qui pendant le siége, n'avoient pas pu être enterrés. On sentoit à la fois le mort, le brûlé et l'essence de rose: car il est extraordinaire d'unir à ce point les goûts voluptueux à la barbarie.

Le maréchal a demandé pour moi la croix de commandeur de l'ordre militaire de Marie Thérèse. L'Empereur me l'a déjà envoyée. On dit qu'ils ont été contens de ma promptitude et surtout de l'effet de ma dernière batterie, qui a décidé les Turcs à capituler. Il n'a manqué à mon bonheur que l'arrivée d'Abdy Bacha pour secourir la place. C'eût été un plaisir vif pour moi, de passer la Save, de contribuer à battre le

Bacha, et de revenir ensuite continuer mon attaque. Cet Abdy Bacha étant toute l'espérance de la garnison, si elle ne s'étoit pas rendue, j'avois pensé à une ruse un peu enfantine qui, malgré les plaisanteries qu'on en eût faites, comme des stratagêmes de Polyène et de Frontin, eût, je crois, bien réussi.

J'aurois voulu que le maréchal eût caché, pendant la nuit, quelques bataillons avec des canons dans une vallée, à une demi-lieue du camp; qu'il eût fait sortir au point du jour de ses lignes, ou de celles d'Eugène (car ces deux noms se lient à présent à merveille) les troupes destinées à attaquer cet Abdy Bacha, s'il étoit venu pour nous faire lever le siége. On auroit fait un feu d'enfer toute la journée, de part et d'autre, sans boulets. On seroit revenu dans les

lignes, avec de grands cris de joie, on auroit tiré de la tranchée, de l'armée et de mon corps un grand feu de réjouissance: et la place auroit capitulé.

Je vous aurois écrit pendant le siége ; mais j'avois peur que ma lettre ne devint posthume, et je ne voulois pas vous dire ce qui se passoit dans ma tête, avant de savoir si on me la laisseroit sur les épaules. Adieu, l'ami de mon cœur.

LETTRE XI.

Qui veut connoître les Turcs? Les voici, bien différens de l'idée qu'on s'en est faite. C'est un peuple d'antithèses; braves et poltrons, actifs et paresseux, libertins et dévots, sensuels et durs, recherchés et grossiers, sales et propres; conservant dans la

même chambre des roses et un chat mort. Si je parle des grands de la cour, de l'armée et des provinces, je dirai : hauts et bas, méfians, ingrats, fiers et rampans, généreux et fripons. Toutes ces qualités, bonnes et mauvaises, dont les premières l'emportent sur les secondes dans le gros de la nation, dépendent des circonstances, et sont recouvertes d'une croûte d'ignorance et d'insensibilité, qui empêche ces pauvres gens d'être malheureux.

Il est clair que s'ils n'étoient pas sous le joug des monstres qui les étranglent pour avoir leurs fils, leurs filles ou leurs trésors, ils ne seroient pas si familiarisés avec les coutumes qui leur donnent l'air d'être barbares.

Ils sourient tout au plus, et répondent de la tête, des yeux, ou des

bras et de la main, qu'ils ne remuent jamais sans noblesse ; mais ils ne parlent presque pas. Ils n'ont rien de vulgaire, ni dans ce que je me fais expliquer, lorsqu'ils parlent, ni dans leurs manières. Le petit serviteur d'un Janissaire, quoiqu'il ait les pieds et les jambes nues, et qu'il ne porte point de chemise, est coquet à sa façon, et a l'air plus distingué que les jeunes seigneurs des cours Européennes : les plus pauvres des soldats Turcs n'ont rien pour se vêtir, mais leurs armes damasquinées sont couvertes d'argent. Je les ai vus en refuser 200 piastres, craignant moins d'expirer de faim que de honte.

Les Turcs sont sensibles à la reconnoissance et aux bons traitemens, et tiennent, dans toutes les circonstances de leur vie, soit à la guerre,

ou ailleurs, constamment leur parole: d'autant plus, m'ont-ils dit quelquefois, qu'ils ne savent pas écrire.

Les Turcs ont quelques rapports avec les Grecs, et beaucoup avec les Romains. Ils ont les goûts des uns et les usages des autres. Leurs ouvrages sont charmans, remplis de goût, et supposent des idées; quand ils en ont, elles sont fines et délicates. Ils ont l'esprit fleuri dans le peu qu'ils disent, ou qu'ils écrivent. Ils sont graves comme les Romains, et ne se donnent pas la peine de rire ni de danser. Les uns et les autres ont des bouffons; Ibrahim Nazir, que nous avons chassé de la Moldavie, avoit cinq ou six esclaves fort jolis, habillés superbement, et montant à cheval avec lui. Les Turcs m'ont expliqué qu'il leur étoit agréable de ne voir en se réveillant que de belles

figures destinées à leur porter leur café, leur pipe, leur sorbet, leur bois d'aloès à brûler, leurs parfums d'ambre et leurs essences de roses. Ils se moquent de nous, de ce qu'un vilain frotteur, ou un vieux domestique de confiance vient faire le feu, ou ouvrir nos rideaux. Ils sont sans cesse couchés comme les Romains, qui (je n'en doute pas) avoient, de même que les Turcs, des divans où ils mangeoient, et se reposoient toute la journée. Les tuniques et les pantoufles prouvent que ces deux nations n'aimoient pas la promenade. Il n'y a rien de si emporté et de si colère que les gens froids et phlegmatiques. Les Turcs, comme les Romains, surtout ceux d'aujourd'hui, font cas de la vengeance : à cela près, ils sont doux. Ils ne disputent, ni ne se querellent jamais. Si le gouverne-

ment populaire n'apportoit pas toujours avec soi l'esprit de parti, l'intrigue, la jalousie, et les crimes qui en sont la suite, les Romains auroient été de bonnes gens; si l'excès opposé, le despotisme d'un Sultan, et de deux ou trois grands-officiers de l'empire, ne les alarmoit pas sans cesse, les Turcs seroient aussi les meilleures gens du monde.

Ignorans par paresse et par politique, superstitieux par habitude et par calcul, ils sont guidés par une impulsion naturelle et heureuse. Que deviendroient les peuples de l'Europe si un marchand de savon étoit premier ministre, un jardinier grand-amiral, et un laquais commandant des armées? Où trouveroit-on des gens tout à la fois propres à combattre à pied, à cheval, et sur l'eau, adroits à tout ce qu'ils entreprennent, et in-

dividuellement toujours intrépides ? Les états étant confondus, personne n'étant classé, chacun a des droits à tout, et attend la place que le sort lui destine.

Observateurs, voyageurs, spectateurs, au lieu de faire des réflexions triviales sur les nations de l'Europe qui se ressemblent toutes, à peu de chose près, méditez sur tout ce qui tient à l'Asie, si vous voulez trouver du neuf, du beau, du grand, du noble, et très-souvent du raisonnable.

LETTRES
A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE,

le 12 *Février*, 1790.

Il n'est plus, Madame ; il n'est plus, le prince qui faisoit honneur à l'homme, l'homme qui faisoit le plus

d'honneur aux princes. Ce génie ardent s'est éteint comme une lumière dont l'enveloppe étoit consumée: et ce corps actif est entre quatre blanches qui l'empêchent de se remuer. Après avoir accompagné ses restes précieux, j'ai été un des quatre qui l'ont porté aux Capucins. Hier je n'aurois pas été en état d'en rendre compte à Votre Majesté Impériale. Joseph II est mort avec fermeté, comme il a vécu: c'est avec ce même esprit méthodique qu'il a fini et commencé. Il a réglé le cortége qui devoit accompagner le St. Sacrement qu'on portoit à son lit de mort. Il s'est levé pour savoir si tout étoit comme il l'avoit ordonné. Quand le coup le plus accablant pour lui, le dernier coup du sort * mit le

* La mort de l'archiduchesse née Würtemberg.

comble à ses malheurs, il demanda : —Où mettrez-vous le corps de cette Princesse ?—On lui répondit, à la Chapelle.—Point du tout, dit Joseph II, c'est ma place ; on seroit obligé de la déranger : mettez-la dans un autre endroit où elle soit exposée tranquillement.—

Ces détails me donnent de la force ; je ne croyois pas pouvoir continuer un tel récit. Il choisit et régla les heures pour les prières qu'on lui lisoit. Tant qu'il le put il en lut aussi lui-même quelques-unes, et en accomplissant ses devoirs du Chrétien, il avoit l'air d'arranger son âme comme il avoit voulu tout arranger lui-même dans son empire. Il a fait baron le médecin qui lui dit la dernière vérité ; il l'aimoit tant qu'il le pria d'accompagner sa pompe funèbre jusqu'au tombeau : il lui demanda de lui dé-

clarer le jour et presque l'heure où il devoit y descendre, et le médecin ne prédit que trop juste. L'Empereur me dit, peu de jours avant sa mort, et à mon arrivée de l'armée de Hongrie que j'avois menée en Silésie :— Je n'ai pas été en état hier de vous voir. Votre pays m'a tué; Gand pris a été mon agonie, et Bruxelles abandonné, ma mort. Quelle avanie pour moi !—Il répéta plusieurs fois ce mot :—J'en meurs : il faudroit être de bois pour que cela ne fût pas. Je vous remercie de tout ce que vous venez de faire pour moi, ajouta-t-il. Laudon m'a dit beaucoup de bien de vous : je vous remercie de votre fidélité. Allez aux Pays-Bas; faites-les revenir à leur Souverain, et si vous ne le pouvez pas, restez-y; ne me sacrifiez pas vos intérêts, vous avez des enfans.—

Toutes ces paroles m'ont si vivement ému, et sont tellement gravées dans ma mémoire, que Votre Majesté Impériale peut être sûre qu'il n'y en a pas une qui ne soit de lui. Ma conduite sera ma réponse : il est inutile que j'en rapporte les mots entrecoupés de pleurs. *A-t-on répandu quelques larmes quand j'ai été administré ?* dit l'Empereur à madame de Chanclos qu'il vit un instant après. *Oui,* répondit-elle ; *j'ai vu par exemple le Prince de Ligne tout en pleurs.*—Je ne croyois pas valoir tant que cela, dit l'Empereur, presque gaîment.

Du reste, Madame, le dirai-je, à la honte de l'humanité ? J'ai vu périr quatre grands Souverains : on ne les regrette qu'un an après leur mort ; on espère les six premiers mois, et l'on fronde les six autres. Cela se passa ainsi quand Marie-Thérèse

mourut. On sent bien peu la perte que l'on fait. Les curieux, les indifférens, les ingrats, les intrigans s'occupent des nouveaux règnes. Ce n'est que dans un an que le soldat dira : Joseph II a essuyé bien des coups de canon à la digue de Beschania, et des coups de fusil dans les faubourgs de Sabatsch : il a imaginé des médailles pour la valeur. Le voyageur dira : quels beaux établissemens pour les écoles, les hôpitaux, les prisons et l'éducation ! Le manufacturier : que d'encouragement ! le laboureur : il a labouré lui-même ; l'hérétique : il fut notre défenseur. Les présidens de tous les départemens, les chefs de tous les bureaux diront : il étoit notre premier commis et notre surveillant à la fois ; les ministres : il se tuoit pour l'Etat, dont il étoit, disoit-il, le premier sujet ; le

malade dira : il nous visitoit sans cesse ; le bourgeois : il embellissoit nos villes par des places et des promenades ; le paysan, le domestique diront aussi : nous lui parlions tant que nous voulions ; les pères de famille : il nous donnoit des conseils. Sa société dira : il étoit sûr, aimable ; il racontoit plaisamment ; il avoit du trait dans la conversation : on pouvoit lui parler avec vérité sur tout.

Voilà, Madame, que je vous entretiens de la vie de l'Empereur, et je comptois ne vous raconter que sa mort. Votre Majesté Impériale m'a dit en voiture, en allant à Czarskozelo, il y a dix ans :—Votre Souverain a un esprit tourné toujours du côté de l'utile ; rien de frivole dans sa tête : il est comme Pierre Ier., il permet qu'on le contredise ; il ne s'offense point de la résistance à son

opinion, et veut convaincre avant d'ordonner.—

Portrait de Joseph II.

S'il suffisoit, pour obtenir le nom de grand, d'être incapable de petitesses, on pourroit dire Joseph-le-Grand ; mais je sens qu'il faut plus que cela pour mériter ce titre ; il faut un règne glorieux, éclatant, heureux ; d'illustres exploits de guerre, des entreprises inattendues, de superbes résultats, et peut-être des fêtes, des plaisirs et de la magnificence. Je ne sais pas plus flatter après la mort que pendant la vie. Les circonstances ont refusé à Joseph II de brillantes occasions pour se faire connoître. Il ne put pas être un grand homme, mais il fut un grand Prince, et le premier parmi les premiers. Il ne s'abandonna point à l'amour ni à

l'amitié, peut-être parce qu'il s'y sentoit trop porté; souvent il mêla trop le calcul aux affections: il s'arrêta sur la confiance, parce qu'il voyoit d'autres Souverains trompés par leurs maîtresses, leurs confesseurs, leurs ministres ou leurs amis. Il s'arrêta sur l'indulgence, parce qu'il vouloit avant tout être juste : il se fit sévère malgré lui, en croyant n'être qu'exact. On obtenoit peut-être son cœur sans le mériter, mais on étoit sûr de ne jamais manquer son estime. Il avoit peur de passer pour partial dans la distribution de ses grâces. Il les accordoit sans y joindre aucune manière aimable, et les refusoit de même. Il exigeoit plus de noblesse de la part de la noblesse, et la méprisoit plus qu'une autre classe quand elle n'en avoit pas; mais il est faux qu'il ait voulu lui faire du tort. Il vouloit la

plus grande autorité, pour que d'autres n'eussent pas le droit de faire du mal. Il se privoit de tous les agrémens de la vie, pour engager les autres au travail : ce qu'il détestoit le plus au monde, c'étoit les oisifs. Il avoit un moment d'humeur quand on lui faisoit une réponse ou une représentation un peu piquante ; il se frottoit les mains, et puis revenoit écouter, répondre lui-même, ou discuter comme si de rien n'étoit. Il étoit avare du bien de l'Etat, et généreux du sien ; généreux même n'est pas le mot, c'est bienfaisant. Il savoit faire le Souverain, et tenoit bien sa cour quand il le falloit absolument : il donnoit alors à cette cour, qui avoit l'air d'un couvent ou d'une caserne toute l'année, la pompe et la dignité du palais de Marie-Thérèse. Son éducation avoit été comme celle

de bien des Souverains, négligée à force d'être soignée ; on leur apprend tout, excepté ce qu'ils doivent savoir. Joseph II, dans sa jeunesse, ne promettoit point d'être aimable ; il le devint tout-à-coup à son couronnement de Francfort. Ses voyages, ses campagnes, et la société de quelques femmes distinguées achevèrent de le former. Il aimoit les confidences, il étoit discret, bien qu'il se mêlât de tout. Ses manières étoient fort agréables, et jamais il n'y mêloit de la pédanterie : je l'ai vu écrire, sur une de ces grandes cartes qu'il avoit toujours en poche, des leçons de morale, de douceur et d'obéissance, à une jeune personne qui vouloit quitter une mère qui la faisoit enrager ; des leçons de musique à une autre, parce qu'ayant assisté à celles que lui donnoit son maître, il n'en avoit pas été

content. Il voyoit d'abord dans le monde si l'on étoit mécontent de lui, pour quelque ordonnance, quelque entreprise, ou quelque punition. Il faisoit des frais pour se remettre bien dans la société, et redoubloit de charmes dans sa conversation, et de galanterie vis-à-vis des femmes ; il leur approchoit un fauteuil, ouvroit la porte, fermoit la fenêtre ; enfin il faisoit, par son activité, tout le service de la chambre. Sa politesse étoit une sauve-garde contre la familiarité. Il entendoit bien les petites nuances : il n'avoit point cette affabilité dont tant d'autres Souverains font métier, et qui leur sert à marquer leur supériorité ; il cachoit celle qu'il avoit dans plusieurs genres : il racontoit fort gaîment, et avoit beaucoup d'esprit naturel.

Il ne savoit ni boire, ni manger,

ni s'amuser, ni lire autre chose que des papiers d'affaires. Il gouvernoit trop et ne régnoit pas assez. Il se faisoit de la musique à lui-même tous les jours. Il se levoit à sept heures, et pendant qu'il s'habilloit il rioit quelquefois, et sans familiarité il faisoit rire son grand-chambellan, son chirurgien et ses gens, qui l'adoroient. Il se promenoit depuis huit heures jusqu'à midi dans ses chancelleries où il dictoit, écrivoit, corrigeoit tout lui-même; puis il alloit le soir au spectacle.

En passant de son appartement à son cabinet, il rencontroit vingt, trente, jusqu'à cent mal vêtus, hommes ou femmes du peuple; il prenoit leurs mémoires, causoit avec eux, les consoloit, y répondoit par écrit, ou autrement, le lendemain à la même heure, et gardoit le secret

sur les plaintes quand il ne les trouvoit pas justes. Il n'écrivoit mal que lorsqu'il vouloit trop bien écrire ; ses phrases étoient longues et diffuses : il savoit à merveille quatre langues, et encore deux autres passablement.

Sa mémoire, ménagée dans sa jeunesse, en devint peut-être plus excellente ensuite ; car il n'oublioit ni un mot, ni une affaire, ni une figure : il se promenoit dans sa chambre avec celui à qui il donnoit audience, lui parloit presque avec effusion et d'un air riant, le prenoit par le coude, puis il paroissoit s'en repentir, et il reprenoit l'air sérieux. Il s'interrompoit souvent pour mettre une bûche dans sa cheminée, ou prendre les pincettes, ou aller un moment à la fenêtre. Il n'a jamais manqué de parole ; il se moquoit du mal qu'on disoit de lui. Il alarma le Pape, le

Grand-Turc, l'Empire, la Hongrie, la Prusse et les Pays-Bas. La crainte d'être injuste et de faire des malheureux, en soutenant à main armée ce qu'il avoit commencé, arrêtoit ses projets, qui étoient presque toujours l'effet de son premier mouvement.

C'est à l'agitation du sang de Joseph II qu'il faut attribuer l'inquiétude de son règne; il n'achevoit ni ne polissoit aucun de ses ouvrages, et son seul tort a été de tout esquisser, le bien comme le mal.

Cette lettre de Joseph II fera mieux juger son ame que tout ce que je pourrois en dire.

Lettre de Joseph II, le jour de sa mort.

Vienne, le 19 Février.

Mon cher Maréchal Lacy, l'impossibilité seule qui m'empêche de tracer

ce peu de lignes de ma main tremblante, m'engage à me servir d'une main étrangère. Je vois approcher à grands pas le moment qui doit nous séparer. Je serois bien ingrat si je sortois de ce monde sans vous réitérer ici, mon cher ami, tous les sentimens de reconnoissance que je vous dois à tant de titres, et que j'ai eu le plaisir de faire valoir vis-à-vis de toute la terre. Oui, si je suis devenu quelque chose, je vous le dois, car vous m'avez formé, vous m'avez éclairé, vous m'avez fait connoître les hommes, et outre cela, toute l'armée vous doit sa formation, son crédit et sa considération.

La sûreté de vos conseils dans toutes les circonstances, cet attachement personnel pour moi qui ne s'est jamais démenti dans aucune occasion, petite ou grande, tout cela fait, mon

cher Maréchal, que je ne puis assez vous réitérer mes remercîmens. J'ai vu couler vos larmes pour moi ; celles d'un grand homme et d'un sage sont une belle apologie. Recevez mes adieux. Je vous embrasse tendrement. La seule chose que je regrette de quitter dans ce monde, c'est le petit nombre d'amis dont certainement vous êtes le premier. Souvenez-vous de moi, de votre plus sincère ami et affectionné

JOSEPH.

Vienne, en 1790.

MADAME,

JE ne suis pas plus content que de raison de la lettre de Votre Majesté Impériale, sur une indiscrétion prétendue : ce reproche qu'elle me fait revient un peu trop souvent. Il ne

faut pas bouder un homme qui n'a pas quatre cent mille hommes à lui envoyer pour s'expliquer.

Un jour un de nos très-aimables roués, le Baron de Bezenval, qui s'étoit enivré avec Mr. le Duc d'Orléans le père, mettoit le feu à son escalier à Bagnolet. Celui-ci voulut l'en empêcher :—Voilà ce que c'est que les Princes, dit-il ; ils sont toujours Princes, on ne peut pas jouer avec eux.—

Mais moi, Madame, je n'ai rien brûlé ; je me suis laissé aller, apparemment sans le savoir, au plaisir de laisser admirer vos lettres par-dessus mon épaule.

Cependant, Madame, j'en suis désolé si cela déplaît à Votre Majesté Impériale. Ce n'est pourtant pas au grand homme que je demande pardon, c'est à une grande Impératrice :

quelle épigramme! Votre Majesté me la pardonne-t-elle? N'importe, je me suis vengé; et me voilà encore à ses pieds avec tout mon fanatisme pour Catherine-le-Grand.

Ce 14 *Juillet* 1790.

A Alttitschein, sur les frontières de la Silésie, en attendant l'ouverture de la campagne.

MADAME,

JE plains Votre Majesté Impériale d'être obligée de faire face à tout; voilà que je m'en mêle, et je vous serai plus incommode que le Roi de Suède: voici ce dont il s'agit. Comme je vis depuis trois ans en Tartarie, Moldavie, nouvelle et vieille Servie, Sirmie, Moravie et presque Silésie, je viens seulement de lire les lettres de Votre Majesté Impé-

riale à Voltaire, et de Voltaire à Votre Majesté Impériale ; j'ai ri et j'ai admiré : vous voyez, Madame, que j'ai cru vous entendre. Il m'a été impossible de ne pas me mêler de la conversation, moi indigne, qui dévrois toujours écouter sans dire mot : mais c'est mon cœur qui est un bavard, et non pas mon esprit. J'en ai bien plus que M. de Voltaire le soir en me couchant ; car il ne dort pas, dit-il, quand il lit dans les gazettes des critiques ou des mensonges ; et, grâce à Dieu, les méchans ou les sots ne m'empêchent pas de dormir. J'aurois beau me voir blâmé dans une relation signée Gustave, que je croirois seulement que ce n'est ni Vasa, ni Adolphe qui l'ont écrite. Selim au moins écrit fort peu, à ce qu'il me semble ; et cela me fait ressouvenir de quelqu'un qui demandoit, en ma

présence, à Belgrade, au Teffterdar, —si les Turcs qui ne savent pas écrire ne faisoient pas une croix pour signer? —cela se pratique ainsi chez nous autres chrétiens.

Les deux cents et quelques roubles que M. de Voltaire demande à Votre Majesté Impériale pour ses montres de Ferney, et la crainte qu'il a de déranger ses finances par cette somme et de l'empêcher de continuer la guerre, m'ont bien amusé. Que diroit-il s'il voyoit les mêmes petites finances fournir à une guerre depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Baltique (en faisant un crochet à la mer Noire et à la Méditerranée), et *le petit ménage* aller toujours son train.

Quel dommage qu'il n'ait pas vu les nouveaux prodiges des armées victorieuses de Votre Majesté! elle les lui auroit racontés si simplement

que, sans s'en douter, elle auroit fait une histoire aussi célèbre que la guerre même. Si j'avois lu avec quelle bonhomie Votre Majesté assure M. de Voltaire qu'elle a encore un peu d'argent, quoiqu'elle ait acheté quelques tableaux, je me la serois représentée plus grande de quatre pouces, se tenant encore plus droit que de coutume, le menton presqu'en l'air, un grand panier, et n'étant seulement digne que d'admiration, ce qui est bien fatigant. A propos de cela, oserois-je bien lui demander si elle s'est ressouvenue de se défaire de ce buste si peu ressemblant qui est sur le chemin de l'hermitage? A propos de cet hermitage, qui n'en est pas un, j'en fais bâtir un véritable sur la plus haute montagne, à une lieue de Vienne; il s'appelle *mon refuge*, puisque je n'y suis pas plus exposé aux

progrès de la philosophie qu'aux inondations : la liberté est une si belle chose ; celle des Pays-Bas me ruine tous les jours davantage : celle de la France me coûtera le quart de mes revenus. J'ai été assassiné et presque jeté à l'eau en Hollande, lapidé en Suisse, *boxé* en Angleterre, et au moment d'y être pris pour matelot par la liberté de la *presse.* J'ai été aimé à Venise par la mère du Doge. J'ai manqué d'être pris sur un vaisseau par les Ragusains, qui ont la liberté de piller partout. Je ne connois pas assez Lucques et Saint-Marin pour en parler. Je m'imagine que Gênes porte dignement son nom. C'est une très-belle chose que la liberté, mais la voilà en bonnes mains. Des manans qui se font ministres d'un Roi prisonnier ; des curés législateurs ; des avocats politiques, et des jeunes

gens qui ne peuvent pas payer le mémoire de leurs tailleurs, veulent payer les dettes de l'état.

J'en reviens aux lettres de Voltaire : pourquoi insulte-t-il Votre Majesté Impériale sur son nom de Catherine que je protége, et qui n'est pas effrayant comme celui de Mr. Pallas, dont il parle ?

Ce qui m'a encore bien diverti dans ce volume de lettres, c'est d'y trouver déjà vos aveux d'ignorance, vos impossibilités de faire des vers, et la grande maxime que, lorsqu'il s'agit de coups, il vaut mieux en donner qu'en recevoir.

Votre Majesté Impériale me pardonne-t-elle d'avoir ri ? Sans cela j'aurois pleuré de ne plus lui entendre dire de ces choses-là, qui, avec cent mille autres, rendoient les fleuves, les déserts, les palais, les campagnes,

les résidences, les châteaux gothiques et autres, les fêtes, les gondoles et les galères si agréables.

Elle sera débarrassée de moi, c'est-à-dire de me lire et de me répondre, à peu près en même temps que de Gustave et de Selim, qui vaut bien le Mustapha de Voltaire, mais non pas son Mahomet. Elle leur répondra : je vous donne la paix, en même temps qu'elle daignera me dire : je vous donne le bon soir. L'exactitude de Votre Majesté à me répondre m'embarrasse, quoique ses lettres fassent mon bonheur et soient des titres que l'assemblée nationale ne peut pas m'ôter. On voit bien que je ne suis pas janséniste, car ces Messieurs n'approchent de la Divinité qu'une fois par an, ou deux tout au plus, et je m'aperçois que voilà deux fois que cela m'arrive depuis quatre mois, et

trois fois depuis neuf. Je vais m'arrêter jusqu'au mois de Janvier 1791. Quelle différence de ces bonnes lettres de votre auguste bonhomie, avec l'esprit lourd ou diffus, ou le vague et l'alambiqué des Jordans, de d'Argens, et même de d'Alembert et de ses correspondans !

Il me semble que la massue d'Hercule ne s'appesantira pas sur nous; il n'appartient pas à tout le monde d'être magnifique. Il y a des pays où l'on peut, dans sa cour et dans ses armées, réunir l'or des Perses au fer des Macédoniens; mais quand on ne peut se soutenir qu'en ressemblant à Sparte, on a tort d'avoir cent chariots de bagages et deux troupes de comédie, qui me font croire que les autres troupes ne serviront point à la tragédie héroïque.

Je demande pardon à Votre Ma-

jesté Impériale de l'entretenir de ma douleur qui est bien vive. J'apprends dans ce moment la perte que nous faisons. Le Maréchal de Laudon vient de mourir dans son quartier de Neutisschein, à une lieue du mien, après des souffrances terribles, dont j'ai été témoin pendant onze jours de suite. Il y a eu un mieux qui nous rend notre malheur encore plus sensible. Faut-il qu'un héros, et même un grand homme, sans avoir fait de mal qu'aux ennemis, souffre tant, et disparoisse ensuite de cette terre qu'il a tant honorée! Je veux penser bien vite au bonheur que j'aurai, quand les circonstances me permettront de me mettre aux pieds de Votre Majesté Impériale, pour écarter toutes ces idées affligeantes pour l'humanité.

J'attends à tout moment, de la

Baltique ou de ses bords, des nouvelles d'une victoire et non pas d'un combat. Le voyage de Votre Majesté a fait la plus grande sensation en Europe. Je me souviens de lui avoir dit un jour, qu'elle m'ordonnoit d'avouer ce que je pensois d'elle, qu'outre son imperturbabilité elle avoit aussi la science des à-propos.

Comme je l'étudie, cette science, voici le moment de l'employer. Je crois qu'il est à propos que je finisse, et que je présente à Votre Majesté Impériale les assurances, etc.

Madame,

Je ne puis l'emporter sur Votre Majesté Impériale que par la longueur de mes lettres. Si j'ai sur elle un avantage quelconque, je suis plus puissant que toutes les puissances de

la terre, qui ne peuvent pas même l'égaler en rien, ni en bienfaisance, ni en justice, ni en générosité, ni en grandeur d'âme. Mes lettres sont long-temps en chemin : Votre Majesté peut toujours se flatter d'un silence de trois mois quand elle craint une réponse.

Je dévore les lettres de Votre Majesté, et puis, de peur de les perdre, je les cache dans un sachet, car je n'aime pas les gens à portefeuille ; et, grâce à Dieu, j'ai le même bureau que le Prince, c'est-à-dire mes genoux ; ensuite j'écris à Votre Majesté ce qui me passe par la tête ; si c'étoit ce qui me passe dans l'âme, ce seroit une expression de sensibilité ou d'admiration qui l'ennuieroit : et comme l'ennui est le seul souverain dont elle ait peur, c'est le seul avec qui je lui conseille un *statu-quo* ; elle

ne sait pas ce qu'elle peut avoir à craindre de moi. Ma mémoire, malheureusement pour la modestie de Votre Majesté Impériale, est excellente. Je me souviens de mille choses plus simples, plus gaies, plus naïves, plus sublimes les unes que les autres. Parmi celles-ci, il y en a une que moi, administrateur d'une grande province (grande pour ce petit reste d'Europe qui n'est pas votre empire), je me rappelle sans cesse : *j'ai pour principe de louer tout haut et de gronder tout bas.* Mes nuances sont moins fines : je lave les têtes qu'on auroit dû couper ; et assez dur en particulier vis-à-vis de certaines personnes, je suis doux pour elles lorsqu'on pourroit m'entendre.

C'est encore grâce à cette mémoire que je me rappelle les conseils que Votre Majesté a donnés à son illustre

frère, courtisan et admirateur Joseph II, à Sébastopol. Je ne suis pas suspect de ne pas aimer et même admirer cet infortuné monarque; mais s'il avoit suivi un de ces conseils, dont je me souviens, les révolutionnaires Belges ne lui auroient pas coûté la vie.

Si l'enthousiasme dont M. de Meilhan est saisi pour tout ce qu'il voit et entend, le fait votre historiographe, je serai son garçon: je me suis blasé sur les grandes choses; je me suis accoutumé à tout cela: je vois et j'entends Votre Majesté de sang-froid; je ne la juge que comme on jugeoit les Rois d'Egypte, après leur mort. On dit qu'il n'y a pas de héros pour son valet-de-chambre. J'ai eu le bonheur de me trouver plus avec Votre Majesté pendant six mois, que votre valet brabançon,

mon compatriote, pendant toute sa vie. Il fait semblant d'arranger vos cheveux, mais il les dérange par deux ou trois diamans gros comme mon poing, dont il croit vous parer. Mon héros femme, différent des héros connus, s'est montré tel depuis six heures du matin jusqu'à dix heures du soir; mais je suis devenu un aigle, sans m'en douter. J'ai fixé le soleil; il ne m'a pas assez ébloui pour que je ne puisse pas être cru, lorsque je dirai qu'il est sans tache. Ainsi, M. de Meilhan, je vous contrôlerai, je vous examinerai de près.

C'est une bien singulière manière que d'attendre la paix en gagnant des batailles malgré soi. Il me semble que Votre Majesté ne se réjouit de ses victoires que par l'idée qu'elles avancent cette paix. Je souffre de

voir Belgrade nous échapper, après la peine que je me suis donnée pour contribuer à la prendre. J'aurois réclamé mes quatre mois, très-brillans, à la vérité, mais abondans en canonnades, sorties et expéditions sur terre et sur mer, si jamais Oczakow avoit dû retourner au Croissant.

J'ai appris à plusieurs ministres Anglois et Prussiens qu'ils ne savoient ce qu'ils disoient quand ils prétendoient qu'Oczakow étoit la clef de la mer Noire ; et cela m'a fait réfléchir à toutes ces paix réglées par des commis qui, faute d'être instruits par les généraux employés dans la guerre, décident des limites sans connoître la géographie militaire et politique. C'est cependant des froids bureaux de ces habiles gens que sont partis tant de traités, à commencer par le

Roi Nemrod, qui, à la vérité, ne fit pas les siens au nom de la Sainte-Trinité.

J'ai vu le Roi de Suède avec bien plus d'intérêt qu'auparavant; il m'a dit assez plaisamment, que s'il avoit été Roi d'un autre royaume, il n'auroit pas été si mauvaise tête, qu'à peine il auroit été brave. Je lui dis :—Sire, comme gentilhomme peut-être; ou tout au plus comme chevalier.—C'est cela, me dit-il avec sa vivacité assez aimable; mais comme soldat, il faut être Roi de Suède pour prendre ce genre-là.—Je conçois, Sire, lui dis-je, que vos deux Gustaves et Charles XII ont gâté le métier.—Je ne puis régner, me répondit-il, que par l'opinion que je donne de ma personne; et j'ai voulu apprendre à mes sujets, plutôt qu'aux ennemis, que je ne craignois pas le

danger; ma puissance n'est rien en comparaison de celle de mes voisins. Il falloit donc qu'on dît: si le Roi de Suède fait quelques sottises, Gustave III les soutient et les répare. J'ai peut-être cru mal à propos que j'étois offensé; mais l'Impératrice estime ceux qui ne souffrent pas les offenses. Cependant, qu'en savez-vous? que vous en a-t-elle dit ou écrit?—Rien, Sire; je ne l'ai pas vue depuis cette époque; mais lorsqu'elle m'envoya votre manifeste, le nom de Pugatscheff me parut l'avoir irritée, et la modération dont vous vous vantez, parce que vous n'avez pas aidé ses adversaires à la détrôner...—C'étoit un trait d'humeur de ma part, interrompit-il avec mouvement; je m'en suis repenti, mais point d'avoir déclaré la guerre. J'ai voulu savoir ce que j'avois de moyens et de talens. On

m'a peut-être nommé avec quelqu'éloge : j'ai occupé la scène : il y a plus de gloire à résister à Catherine II, qu'à battre Pierre I, comme l'a fait Charles XII.—Sa conversation, un peu trop abondante à la vérité, a pourtant toujours du trait, du piquant et une nuance intermédiaire entre l'esprit et le génie : il brûle de commander des armées si on fait la guerre à la France ; mais qui est-ce qui lui en confiera ? J'ai voulu lui ôter cette idée par une petite flatterie, en lui disant ce que Cynéas disoit à Pyrrhus. Enfin le successeur de la catholique, voyageuse et bizarre Christine, m'a demandé plus de cent fois, si je ne croyois pas qu'il eût perdu dans l'esprit de Votre Majesté ? Je l'ai rassuré, en lui disant qu'il y avoit toujours deux manières de réussir auprès d'elle, la valeur et la bonne

foi. Votre Majesté Impériale n'est pas effrayante dans sa manière de juger; au bout de huit jours j'ai su à quoi m'en tenir avec elle.

Après avoir arrêté la fermentation dans mon gouvernement civil et militaire, en assurant que cette fermentation n'existoit pas; après m'être moqué de la poltronnerie, de la politique, de la dilapidation des Vandernotistes, et du prétendu royalisme des très-mauvais sujets qu'on appelle Vonckistes; enfin après avoir humilié ceux qui portent encore la tête trop haute, je retournerai passer l'hiver à Vienne, si je ne suis pas assez heureux pour aller prêcher en France, avec quelques assistans, la religion des Rois. Qu'on commence vite et fort, pour finir bientôt; mais que le ciel nous préserve d'une guerre où l'on donneroit le temps à cette nation

de se reconnoître et de s'aguerrir. Votre Majesté Impériale m'écrit qu'il faut faire un cordon autour de la France, comme contre la peste : c'est un conseil sublime ; mais qui saura comprendre tout ce qu'il renferme ? Je me hâte de finir, Madame, et d'assurer Votre Majesté Impériale du respect, etc.

En 1790.

A Vienne, après une petite querelle, l'assaut d'Ismaël et le cordon de St. George de la 3e. classe.

Madame,

Mon cœur qui va toujours le premier, et si vite que je ne puis jamais l'arrêter, saura-t-il exprimer toute sa reconnoissance du bienfait accordé par Votre Majesté Impériale à mon

excellent et heureux Charles ? Je ne publierai point la lettre que vous avez daigné m'écrire ; je me contenterai de ne l'oublier jamais. Je ne sais pas si l'on en a retenu des fragmens, mais je donne ma parole qu'elle n'a jamais été copiée ; et néanmoins, en y réfléchissant, Votre Majesté Impériale trouvera que si j'avois eu le courage de rendre public ce chef-d'œuvre de génie, j'aurois eu le mérite d'ajouter, s'il est possible, à sa gloire.

Qu'y a-t-il de plus inouï, de plus éclatant, que de dire, deux mois avant la prise de Tulzi, d'Isacchi, de Braïlow, de Kilia, d'Ismaël, et les exploits aquatiques et terrestres du brave et spirituel Ribas : *Pour nous, nous continuerons à battre les Turcs, selon notre louable coutume, par mer et par terre.*

Qu'y a-t-il jamais eu, Madame, comme votre petit tableau de l'Europe ? On voit bien que ce n'est pas un manifeste politique, fait à l'usage des pauvres chancellerries des autres états, qui ne sont que les esclaves de celles de Votre Majesté. C'est un coup-d'œil philosophique jeté en passant sur tout ce qui bourdonne autour d'elle, et il s'y est trouvé tant de justesse et de profondeur, qu'on en a été aussi frappé que des victoires de Votre Majesté Impériale.

Cette lettre sublime a donné à penser, à tant de gens, que moi, qui n'entends pas les affaires, je m'en suis réjoui pour les affaires, en qualité de jockey diplomatique à la suite des armées et des ambassades Russes, d'associé secrétaire des missions, et de conseiller voyageur. On a cru trouver dans votre lettre des encou-

ragemens ou des corrections sans amertume, mais indulgentes et magnanimes. Il me semble qu'il n'y a pas grand mal à cela. Je prends la liberté, Madame, de n'être pas de votre avis sur la nation Hongroise. Le zèle de Votre Majesté pour nous arrive trop tard, elle ne nous fera jamais assez de bien pour réparer le mal que nous ont fait l'affreux Reichenbach et les Belges; ils auroient dû être gens de guerre au lieu de gens de loi, sabrer leurs correspondans et venger le souverain avant de le chicaner. Toutes les nations dégénèrent, excepté celle que Votre Majesté électrise. Qui auroit cru qu'on parlât lumières à Varsovie, où il n'y en a pas, et où l'on voit aussi mal dans les rues que dans les affaires?

Moi indigne, moi qui ne suis pas

prophète dans mon pays, et pas grand sorcier dans les autres, j'ai dit, il y a long-temps, que si l'on n'avoit pas chassé les jésuites, l'on ne verroit pas ce maudit esprit d'indépendance, de chicane, de définition, de sécheresse, se répandre comme un torrent qui renverse ou menace les trônes de toute l'Europe, excepté la Russie.

Je suis bien mécontent des Anglois et des Prussiens. Leurs ministres ne m'ont pas cru : j'ai conseillé à tous ceux que j'ai vu d'attaquer Votre Majesté Impériale, parce qu'ils seroient perdus de réputation s'ils ne le faisoient pas ; et je vois, à mon grand regret, qu'elle n'ordonnera pas le même jour à sa flotte de la Mer Noire, de bombarder le sérail, à sa flotille de la Baltique de brûler les vaisseaux Anglois, et à son armée de terre, de détruire les Potsdamites.

Je voyois déjà Votre Majesté, après avoir mis tranquillement l'adresse à ces trois lettres, faire au billard une triple carambole, puis tourner et retourner trois ou quatre médailles, puis faire une petite scène sur les illuminés, et puis en aller admirer une de Molière.

Je me rends pourtant, comme dit Vanezura ; je conviens de votre ignorance, Madame ; il faudra la paix pour que Votre Majesté se remette même à avoir de l'esprit ; car voilà près de quatre ans qu'elle n'a que de l'âme et du génie. Mon Dieu, qu'il y en a dans la lettre à mon bon Charles ! *L'honneur et la valeur, synonymes précieux aux oréilles héroïques*, etc. etc. J'ai peur que mon Charles n'en devienne fou. J'ai arrrangé son ruban de la même manière que le portoit autrefois le prince Potem-

kin, lorsque Joseph II, l'allié si tendre et si zélé de Votre Majesté, lui dit en voiture : *usez ce ruban, vous en aurez bientôt un autre.*

Je suis heureux d'avoir assisté à plusieurs jours glorieux pour le prince et pour les braves Russes sous les murs d'Oczakow, et de m'être trouvé à des promenades très-vives par mer et par terre. Je suis bien heureux que, dans votre lettre si honorable, vous daigniez, Madame, par votre magie, ensorceler le père autant que le fils. Une phrase de vous me vaut mieux que tous les titres, parchemins et diplômes, nourriture des rats, disoit Lisimon ; les rats respecteront votre précieuse écriture, comme les chats couronnés qui vouloient attraper quelque chose du grand gâteau, respectent vos couleurs.

Lorsque Frédéric II reprochoit à

son ennuyeux Anaxagoras de montrer ses lettres, il avoit raison ; car elles rouloient sur quelques paragraphes de Wolff, qu'il n'entendoit pas plus que moi, et sur des plaisanteries assez triviales à l'égard de l'église soi-disant Catholique, soi-disant Romaine.

Voilà donc le chef de cette religion brûlé à Paris, comme à Londres : puissent ces brûlures lui tourner à-compte, pour diminuer celles qui l'attendent peut-être dans l'autre monde.

J'aurois bien voulu qu'au moins les parens et les voisins de la cour de France, au risque d'être brûlés en miniature, eussent renvoyé, ou n'eussent pas reçu les ambassadeurs d'un captif. Je souhaite que l'empire Germanique fasse son devoir, et je suis fâché de l'éloignement d'un autre empire mieux monté, qui auroit déjà,

sans cet éloignement, envoyé 50,000 prédicateurs avec des barbes et des piques, pour soutenir la cause des Rois.

Mais je m'oublie devant le premier des Rois, et le Roi des Rois; pardonnez-le-moi, Madame, Votre Majesté Impériale est la seule qui inspire la confiance et l'admiration en même temps. Il est bien singulier de pouvoir se livrer ainsi devant celle qui a triomphé des Ottomans. Selim et bien d'autres seroient bien étonnés que j'osasse prendre tant de liberté. Il est vrai que j'en tremble un peu, mais c'est seulement quand il m'échappe quelques vérités qui peuvent blesser votre modestie.

Ce 17 *Mars* 1792.

Vienne.

MADAME,

VOTRE Majesté n'a rien à faire, son *petit ménage* est rangé ; et si on l'en avoit cru, celui des autres le seroit aussi. Dans l'oisiveté que lui donne son activité, elle n'est presque pas excusable de m'oublier ainsi.

Je n'ai pas eu l'honneur de connoître les autres Souverains de la Russie, ni d'en être *connu*. Je conçois bien que leurs affaires les empêcheroient de me répondre si j'avois pris la liberté de leur écrire. L'un seroit occupé de plans de campagne, l'autre de ses finances, un autre de ses quartiers d'hiver, un autre de sa cour, un autre de son intérieur, un autre de ses ministres, un autre de

ses chiens, un autre de sa famille, de sa femme et de ses enfans; chacun a ses affaires, mais Votre Majesté, qui fait les siennes avec quatre lignes, quatre vaisseaux et quatre bataillons, pourquoi ne m'a-t-elle pas écrit? Aussi j'espère que, pour la première fois de sa belle vie, Votre Majesté Impériale connoîtra le remords. Je suis le seul en état de lui donner l'absolution que le divin Platon et tout le clergé Russe, dont j'aime l'instruction, la robe, la barbe et les vertus, n'est point en état de lui accorder. Voilà six mois que je n'ai reçu de lettres de Votre Majesté, et c'est la seule fois que cela me soit arrivé depuis douze ans. N'est-ce pas aussi tyrannique que si elle dépouilloit un de ses braves généraux d'un grand gouvernment? Je parle



à sa conscience, je vais parler à sa bonté.

Quoique *le caractère le plus ferme, le plus simple, et le plus sensible,* ne m'ait point donné depuis six mois des marques de souvenir, j'ai besoin de parler à Votre Majesté Impériale. S'il y avoit seulement le plus petit grand homme à présent dans les quatre parties du monde, je lui écrirois pour ne pas vous incommoder, Madame ; mais il faut que Votre Majesté paie pour elle et les grands hommes qui ont disparu.

Je n'ai pu apprendre en Russie si Pierre I avoit jamais ri de bon cœur. Ainsi je ne suis pas sûr que je me fusse exposé à recevoir un mot sec de sa part. Frédéric II m'a recommandé trois fois, à l'aide de Dieu et à sa sainte et digne garde, comme

s'il s'étoit mis dans le cas d'en faire les honneurs. Louis XIV m'auroit écrasé par sa signature ; mais je crois que j'aurois reçu par la poste quelques bons ventre-saint-gris du pauvre Béarnois, s'il avoit eu assez d'argent pour affranchir sa lettre.

Alexandre écrivoit bien, mais il a eu Quinte-Curce pour secrétaire. Son imitateur Suédois parloit un Latin Gothique. J'aurois pu attraper quelque billet de César, ou d'Alcibiade, et j'aurois ouvert avec plaisir et avidité une lettre militaire ou amicale du grand Condé. Une réflexion qui m'arrive à présent (car je m'avise de tout, même de réfléchir), c'est que c'est sous les règnes, même les plus durs, que l'on a vu de grands hommes en guerre et en littérature ; mais je n'en vois point au milieu de l'anarchie et de ses atrocités. Quand

Rome a eu des Sylla et des Marius, elle étoit soumise et partagée. Les Scipions étoient de grands aristocrates; Périclès étoit un espèce de Roi; Horace et Virgile auroient eu peu de succès pendant les guerres civiles. Si Montaigne et le bon Lafontaine avoient vécu de notre temps l'un avec ses vérités, l'autre avec ses naïvetés et ses distractions, ils auroient été pendus les premiers.

J'ai fait ma cour, une fois, à notre jeune Empereur que je trouve vieux, grâce à deux campagnes et à son éducation commencée par Joseph II, le Monarque infortuné dont le souvenir de Votre Majesté Impériale fait l'apothéose. J'ai pris la liberté de dire à l'Empereur, au sujet des Pays-Bas, que la vigueur exemptoit de la rigueur, et que j'étois sûr que six mois de fermeté, en montant sur le

trône, consolideroient son règne pour toute sa durée. La bonté avec laquelle il a bien voulu accueillir un courtisan moraliste, qui a osé placer les mots d'élévation et de patriotisme dans sa petite audience, est d'un bien heureux augure.

Qu'on regarde l'étoile du Nord, c'est véritablement celle des Rois ; elle guide au temple de l'immortalité. Je suis, etc.

En 1793.

De Belœil.

MADAME,

JE viens de voler à Votre Majesté une vue de Czarskozelo, celle de la colonne de Kagul, à la place de laquelle j'ai mis un obélisque en marbre blanc de la hauteur de quarante-cinq

pieds. Sur l'un des côtés est écrit : *A mon cher Charles pour Sabatsch et Ismaël ;* l'autre est surmonté par la croix de St. Georges et celle de Marie-Thérèse, et sur une autre face, on lit : *nec te, juvenis memorande, silebo,* et sur l'autre : *sein Muth macht meinen Stolz, seine Freundschaft mein Glück.* Son courage fait mon orgueil, son amitié mon bonheur.

Au bout de cette prairie qui finit par un vallon rétréci, et par un bois d'orangers encaissés dans la terre, il y a un temple de marbre en ruines, au-dessus d'une superbe cascade qui tombe nuit et jour. J'ai arrangé, changé, placé moi-même chaque morceau d'architecture sur le terrain, faute de savoir dessiner ; car je n'ai aucun talent, à moins que je ne me permisse de dire, comme Duclos, mon talent à moi c'est l'esprit ; mais

qui oseroit s'en croire en pensant à Votre Majesté? A propos des nations que je trouve dégénérées, j'ai l'honneur de représenter à Votre Majesté Impériale que je suis presque toujours de l'avis de tout le monde par paresse, et parce que peu de personnes sont capables d'entendre une discussion. Mais elle m'a fait l'honneur de me dire en voiture, en allant à Czarskozelo, en 1780, qu'une des bonnes qualités de Pierre Ier. étoit qu'on pouvoit disputer avec lui.

Je crois, comme Votre Majesté, que depuis la création du monde Chinois, ou du monde chrétien, il y a les mêmes passions. Il y a peut-être sur la terre la même somme de vertus, de vices, de bien et de mal; mais il dépend des Souverains de la distribuer inégalement.

Nous avons lu qu'Athènes et Rome avoient disparu. Nous voyons Paris disparoître, et nous admirons le plus haut degré de la gloire, de la puissance et des arts dans Pétersbourg, et trois ou quatre Russies de toutes les couleurs.

Votre Majesté a ramassé quelques matériaux et des pièces détachées qui n'avoient point été mises en œuvre dans l'atelier de Pierre Ier.; elle a dressé l'édifice, en y ajoutant bien d'autres pièces encore; et avec des ressorts dont on ne voit pas le mécanisme, elle a fait aller une machine immense.

Sans vous, Madame, j'ose le dire, votre empire n'auroit été qu'un grand colosse efflanqué; Votre Majesté, en ajoutant encore cependant à sa gigantesque figure, lui a donné la force et

la santé pour plusieurs siècles, si vos traces sont suivies.

Mon cher et inimitable, aimable et admirable Prince de Tauride, qui fait si bien la guerre aux sots Musulmans, a usé la nature pour longtemps; car elle lui a donné toute l'étoffe qu'elle auroit employée à faire une centaine de gens de cœur et d'esprit, qu'on auroit vus avec plaisir et employés avec utilité.

Si je ne craignois pas qu'au lieu de me lire, il ne s'occupat d'une rangée de bacha, ou de colonnes, ou de navets, je lui écrirois.

Suis-je encore obligé de parler du profond respect et de l'enthousiasme avec lequel je suis, Madame, de Votre Majesté le plus humble et le plus fidèle sujet, russe et tartare?

LIGNE.

En 1793.

De Belœil.

MADAME,

QUEL beau nom que ce Caucase! Que je suis aise que ma lettre y ait été faire un tour! Mais voyez l'injustice du ciel: c'est là qu'il a puni un pauvre diable de Prométhée qui n'a pas fait pis que V. M. I., et il la fait triompher dans le lieu même de ce supplice. Un vautour déchiroit Prométhée, et vous déchirez les vautours qui vouloient manger les troupeaux de vos belles prairies sur les frontières de votre Empire.

Votre Majesté, plus coupable cent fois que ce voleur du feu céleste, se sert du feu de cent pièces de canon qui ébranlent tous ces petits trônes situés dans les creux de ces monts fa-

mieux ; à la bonne heure, puisque le ciel le veut ainsi, et qu'il est plus sage que le ciel d'alors.

J'ai bien besoin de m'occuper des jours brillans et fortunés de V. M., pour chasser les souvenirs qui me tourmentent sans cesse. Une malheureuse princesse que j'ai eu le bonheur et la facilité de voir continuellement pendant douze ans de suite, belle, bonne, et calomniée sans relâche...., réunissant tant d'aimables et d'excellentes qualités, alliée si proche d'un trône puissant, et néanmoins enfermée dans une horrible prison. Ah mon Dieu! mon imagination est si mal en France. Je me hâte de retourner à Pétersbourg.

Voilà donc encore, grâce à V. M., une famille aussi heureuse qu'elle est vertueuse et intéressante. Le comte de Choiseul mérite vos bienfaits à

tant d'égards! et son fils que je connois beaucoup est bien digne de son père et des bontés de mon auguste Souveraine.

Il faudra faire bien attention à la date : on ne saura plus de quel pays on parle, car il n'y aura bientôt plus de noms étrangers à Pétersbourg. L'Europe et l'Asie y seront naturalisées, et la Seine, qui n'a pas l'honneur d'avoir affaire à V. M. I. comme cinq mers de ma connoissance ses très-humbles servantes, envoie les habitans de ses rives, jadis fortunées, sur les bords de la Neva. Vos braves soldats, interrogés par quelques voyageurs, dans quelques années répondront :

Nous combattions, Seigneur, avec Montmorency,
Richelieu, Langeron et ce fameux Lacy.

Que manque-t-il, Madame, à pré-

sent à votre gloire? elle égale vos bienfaits: c'est tout dire, etc.

En 1794.

A mon refuge.

MADAME,

J'AI encore eu occasion de voir que V. M. I. s'entend à tout. Si mes intendans me servoient aussi bien, je serois plus riche du double. Elle sait acheter, vendre, racheter, prêter, donner, redonner. Elle a fait de bonnes spéculations dans ce genre de commerce: car le résultat est toujours de s'enrichir en enrichissant les uns pour enrichir les autres: il tombe de toutes parts une pluie à verse de bienfaits sur l'Empire. Je suis fort content de la petite ondée qui m'en arrive aussi. Voilà une bonne affaire que fait M. le G. M. d'artillerie, et

moi de même ; mais il ne sait pas que je suis un chicaneur. Il faut bien que je le sois pour chicaner quelqu'un qui ne chicane personne, car tout le monde en dit du bien : et je suis en train de l'aimer, pour peu que je le connoisse.

Que M. le G. M. d'artillerie sâche donc que je ne lui vends pas un certain rocher à trois ou quatre toises dans la mer, que j'ai traversée ayant de l'eau jusqu'à la moitié du corps, pour y graver le nom divin de Catherine-le-Grand, et d'un autre côté (je lui en demande pardon) le nom humain de la dame de mes pensées d'alors.

V. M. peut voir ce rocher dans le dessein que je lui ai donné de Parthenizza : il y avoit mes projets de bâtir que j'aurois exécutés sans Jusoff Pacha, à qui la Russie a l'obligation

d'une grande augmentation de sa gloire.

Je veux donc, je prétends, j'exige que ce rocher même s'appelle Rocher de Ligne. Point de médiation; c'est ainsi que j'ai appris d'une certaine cour à traiter.

Si le bon Selim obligeoit V. M. I. à aller à Constantinople, j'irois avec l'uniforme de l'hermitage que j'ai encore, et que j'aime de tout mon cœur. Mon rocher me donne le droit de porter le velours vert et argent; car V. M. marchant avec majesté, grâce et lenteur, sur le pont de sa galère, m'a dit un jour, en étendant sa belle main, et sans s'apercevoir que le vaisseau marchoit toujours:—Je vous donne, Mr. le Prince de Ligne, ces terres sur la rive gauche du Boristhène.

La petite Europe occidentale n'est

pas près de sortir des petites-maisons. On fait des plans, mais je crains qu'avant qu'ils ne passent et repassent la mer, le Rhin et le Danube, les ennemis, par trois attaques différentes sur trois points éloignés l'un de l'autre, ne passent la Meuse, la Sambre et la Lys, et ne préviennent ainsi les rassemblemens nécessaires pour attaquer partout, en commençant par sauter, à la Russe, dans le camp retranché de Maubeuge. C'est ce que j'ai conseillé pendant tout l'hiver mais en vain.

Si V. M. I. a du crédit auprès du comte d'Anholt, je la prie de m'appuyer respectueusement auprès de lui ; car je lui écris pour lui demander une grâce qui m'intéresse beaucoup. Mais il faudra que V. M. se lève de bien bon matin pour l'attraper, qu'elle aille à son lever, et se

fasse annoncer pour lui demander audience.

Je suis, etc.

Au mois de Septembre 1794.

De Woerlitz, chez le Prince de Dessau.

MADAME,

JE savois bien que la maison d'Anhalt étoit la première dans l'almanach par ordre alphabétique, et même généalogique ; mais je ne lui connoissois pas tant de goût pour les jardins. Quel cousin que ce cousin de V. M. I.! Ceci ressemble beaucoup à Czarskozelo ; c'est à peu près le même genre. N'étant pas si grand souverain, il ne se passe pas tant de caprices ; il ne prend pas tant de licences poétiques. Son gothique n'est pas couleur de rose, comme ce-

lui que j'ai été assez insolent pour reprocher à V. M. En vérité, quand j'y pense, je suis effrayé d'avoir soutenu quelquefois mon opinion avec entêtement. Je me ressouviens encore de l'Ukase sur le duel, que j'ai osé attaquer avec tant d'audace, que, tout en le défendant, V. M. m'en a presque proposé un. Je veux même qu'elle se rappelle toutes mes brutalités, mes opiniâtretés et jusqu'à la mauvaise foi que je mettois quelquefois dans la discussion pour me tirer d'affaire. Elle verra que je ne l'ai jamais flattée. Ce que j'ai dit ou écrit à V. M. I., sur ce que j'ai vu en elle d'enchanteur et de bon, étoit vrai : donc ce n'étoit pas flatterie : et je m'en serois peut-être encore abstenu, s vous n'étiez pas, Madame, une Impératrice. Je n'aurois pas dit tout cela à un Empereur. Mais

les vérités à une femme ont toujours l'air de la galanterie, et l'on peut sans bassesse louer un tel souverain.

Ce mot m'est échappé : pardonnez ma franchise.
Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes pas comprise :
L'auguste Elizabeth n'en a que les appas :
Le Ciel qui vous forma pour régir des états,
Apprend à gouverner à tous tant que nous sommes :
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

V. M. I. a-t-elle l'esprit de comprendre que sans le despotisme du vers, j'aurois mis son nom à la place de celui d'Elisabeth, est s'est-elle défendue, en lisant ceci, de penser que cela lui alloit beaucoup mieux qu'à la reine d'Angleterre? Je parie qu'elle a répoussé cette idée par modestie; mais que cependant elle lui

est venue dans la tête. Cela est impossible autrement; je trouve même que la modestie n'est souvent qu'une hypocrite qu'on emploie pour s'attraper soi-même. La modestie est la pudeur de l'éducation, et par habitude appartient plus à votre sexe qu'au nôtre. Le grand Condé ne se gênoit pas, et a dit :—

Si je n'ai pas une couronne,
C'est la fortune qui la donne,
Il suffit de la mériter:

A votre place, Madame, il auroit dit: Je suis celui qui la porte le mieux.

Je reviens à mes moutons du Prince de Dessau: ils sautent et mangent sous mes fenêtres les fleurs qui émaillent la plus belle des pelouses. Je suis moins personnel que M. de Voltaire qui dit: Je n'aime les moutons

que lorsqu'ils sont à moi ; et moins gourmand que le duc de Nevers, qui dit, en voyant l'abbé de Chaulieu admirer pastoralement un troupeau : Peut-être que de tous ces gueux-là, il n'y en a pas un qui soit tendre. Je conseille à V. M. I. d'acheter une nouvelle édition de mon Coup-d'Œil sur Belœil, où elle verra la description de Woerlitz, qui est, en vérité, l'un des plus beaux lieux du monde.

Si V. M. s'étonne de me voir occupé de foin au lieu de lauriers, c'est que cette moisson est plus aisée ; j'aurois bien voulu cependant essayer de la plus belle tout comme un autre ; mais apparemment que je suis mort avec Joseph II., ressuscité un moment pour mourir avec le maréchal Loudon, et tomber malade avec le maréchal Lacy.

Mon royaume n'est plus de ce

monde: il me semble pourtant que je ne laisserois pas renverser celui des autres. Lorsqu'on a porté un habit vert, parement rouge, on sait d'autant mieux soutenir les trônes que celui de sa Souveraine n'a pas besoin d'être soutenu. . . . . .

Le comte de Browne part dans ce moment pour Pétersbourg, et je n'ai que le tems de me mettre aux pieds de V. M., en lui renouvelant, etc.

Copie *d'une* Lettre *que j'ai écrite à l'Impératrice à Czarskozelo, de ma chambre à la sienne.*

Votre Majesté Impériale a bien eu tort hier, et très-grand tort. Ce n'est pas en action, c'est impossible ; mais c'est en parole, Il étoit trop tard pour disputer ; cela n'étoit bon qu'en voiture. Mais il y avoit de trop

deux ou trois cordons bleus, rouges, et bariolés: qu'auroient-ils dit de voir contredire l'autocratiice des Russies? V. M. a dit, en parlant de son gouvernement: *Cela iroit bien mieux si j'étois homme.* Eh bien, point du tout. Si les Impératrices Anne et Elisabeth avoient été des hommes, leur règne eût été pitoyable: et cependant ils n'ont pas été sans gloire. Le dernier a eu de l'éclat, et a presque fait disparoître la barbarie. Vous parler de cet éclat, Madame, pour vous faire voir votre supériorité, ce seroit un pauvre madrigal, et mettre votre règne en parallèle avec le leur, ce seroit une épigramme et un mensonge. Un grand homme habillé comme V. M. vaut mieux qu'un grand homme le sabre au côté, car il est tenté de le tirer, C'est bien fait si son sceptre est près de tomber,

mais il vaut mieux le savoir tenir comme vous, Madame, d'une main ferme. Un Roi a souvent envie d'être un héros. Cela est bon pour nous autres sujets, mais dangereux pour un Souverain : dès lors il s'expose à la jalousie de ses généraux, à l'esprit de parti dans sa propre armée, à la ruine ou à l'usurpation. Le grand homme disparoît imperceptiblement, et fait place à l'heureux conquérant, qui finit quelquefois par être conquis. Il rapporte dans sa cour la dureté des campagnes, l'humeur, la méfiance et la présomption. Qui sait ce qui seroit arrivé au grand homme femme, si elle avoit été grand homme. V. M. auroit voulu être Empereur de toutes les gloires, comme de toutes les Russies : et si le Dieu des armées ne se souvenant plus de la primitive église, avoit favorisé celle de

Rome ou de Luther, vous n'auriez jamais capitulé au Pruth, comme le héros qui l'est devenu sans le savoir ; ou fui en Turquie, comme Charles XII, son ennemi.

Votre état de femme vous a valu cet aplomb qui donne de la majesté, ce calme qui donne une certaine mollesse noble, sans être inactive, et la méditation qui en est la suite. Je ne répondrois pas de V. M. à cheval ; mais j'en réponds appuyée sur une table où son excellente tête, soutenue par un beau bras, travaille et fait avancer les affaires, tantôt avec lenteur, tantôt avec rapidité, mais toujours avec certitude.

Mes camarades, les Mourza de la Tauride, n'auroient pas aussi bien reçu un homme, et les Zaporogues, mes voisins, dans les terres que V. M. m'a données, auroient dressé une

embuscade au sublime Empereur qui auroit voulu tout voir par lui-même. L'homme perd en se montrant; la femme y gagne: en la voyant on passe de l'étonnement à l'estime, et de l'estime à l'admiration; et si son génie est aimable, l'amitié, l'attachement viennent se placer au milieu de tout cela, et n'y gâtent rien.

Oserois-je écrire tout ceci à un homme, qui s'imagine toujours qu'on veut le flatter, ou le tromper, ou lui montrer un talent qui l'offusque? Les plats courtisans cherchent à rencontrer les yeux du Souverain, qui ne sont souvent pas les plus beaux yeux du monde. On cherche sans bassesse ceux de la Souveraine, non pour avoir un grand gouvernement, mais un peu de succès dans la société.

Le grand homme à cheval fait trembler généraux, soldats, grands

seigneurs et paysans. Le grand homme en calèche avec cinq ou six jolies femmes qui sont ses adjudans, est suivi des acclamations des gens légers, et dés bénédictions des gens qui pensent... V. M. auroit cinquante mille hommes et cinq millions de plus si elle étoit un homme. En vérité ce n'est pas la peine de changer de sexe. Elle a assez de sujets et de roubles : et c'est d'un des kioskes de son jardin qu'elle a augmenté les uns et les autres, tandis que de sa tente elle les auroit diminués.

Quelle différence de votre regard plein d'aménité et de bienfaisance, au regard farouche que vous auriez contracté en passant en revue vos 4 ou 500,000 soldats !

Si par hasard, entraînés par l'enthousiasme, nous nous égarons au point d'en dire plus qu'il n'en faut sur

votre enchanteresse et auguste personne, vous vous faites votre part à vous-même, et sans vous enivrer, vous mettez sur le compte de la galanterie ce qu'un Souverain homme attribueroit à la flatterie des courtisans.

Une Souveraine accoutumée à voir tous les hommes à ses pieds, comme reine et comme femme, est moins sujette à l'humeur. Aurois-je pu témoigner à Frédéric, Pierre, Charles, Louis, mon indignation, comme je le fis l'autre jour devant V. M., lorsqu'elle me dit qu'il y avoit une ancienne loi Russe qui faisoit monter les premiers à l'assaut les gens condamnés à mort, ou les scélérats qui avoient commis quelques crimes? Vous m'avez regardé, Madame; vous avez réfléchi, et vous n'avez rien dit. Je parie que V. M.

désormais ne rappellera plus ce trait d'érudition sauvage.

Un Souverain dit toujours qu'il aime la vérité. Celle que la Souveraine apprend lui inspire plus de confiance. Elle dit : — L'on craint tant de m'ennuyer, de me déplaire, de ne pas être aussi bien traité dans mon intimité. Il faut certainement que ce soit pour mon bien qu'on ose me parler ainsi. —

Ce qui n'est que fermeté de la part d'une femme, est souvent entêtement de la part d'un homme. Ce qui n'est qu'indulgence, paresse, ou facilité dans l'une, est foiblesse dans l'autre. Que d'accessoires et de petites choses qu'on ne remarque pas, contribuent à des résultats importans ! La belle tunique de velours nacarat brodée que porte V. M. fait plus d'effet que des bottes et une écharpe ; vos cinq gros

cailloux de diamans, placés dans les cheveux éblouissent plus qu'un chapeau toujours ridiculement grand, ou ridiculement petit. Votre belle main électrise depuis la sentinelle qui la baise, jusqu'aux Héraclius et aux Gherai. La main peut-être sèche et décharnée du grand homme, ne me feroit pas éprouver le même enthousiasme, et l'adulateur le plus prompt à la saisir s'y casseroit le nez.

Si un fils de Charles VI avoit présenté son petit archiduc nouveau né aux Hongrois, auroit-il inspiré ce beau mouvement qui fit tirer le sabre pour une jeune, belle et infortunée Princesse de vingt-quatre ans, comme l'étoit notre grande Marie-Thérèse ?

Je le répète encore, V. M. I. auroit eu la tête trop vive si elle avoit été un homme. Dieu sait et fait bien ce qu'il fait. Remerciez-le, Ma-

dame, d'être une femme plus qu'une femme et qu'un homme tout ensemble. Remerciez-le dans les soixantes langues du Caucase, le Turc de la Crimée, le Persan des environs de la mer Caspienne, le Chinois des environs de la grande muraille, le Grec de vos Grecs, et non celui de votre rit, qui n'est que du Sclavon, l'Allemand des temples de Stettin, le François de l'église Vallone, et le Latin de l'église Romaine. Que V. M. I. daigne croire celui qui est son parrain, son peintre et son historien tout à la fois, en la nommant Catherine-le-Grand.

PENSÉES DIVERSES.

Il y a des gens qui réfléchissent pour écrire, d'autres qui écrivent pour ne pas réfléchir : ceux-ci ne sont pas si bêtes, mais ceux qui les lisent le sont, à mon avis.

Je suis un peu dans la seconde classe des écrivains dont je viens de parler ; mais, pour justifier mes lecteurs et moi aussi, je dois dire que si j'écris de suite (et pour m'occuper), c'est que je me suis accoutumé à méditer, à observer, à rentrer en moi-même, et qu'à cause de cela j'ai, sans le vouloir, un magasin de pensées dont il faut que je me soulage. J'écris plus d'inspiration que de réflexion. Il y a tout plein de gens à qui je ne dois paroître ni clair, ni

agréable, ni profond. Si je l'étois, ce seroit seulement pour les pays et les gens avec qui j'ai le plus vécu, et qui ont appris à peu près les mêmes choses que moi, ayant été élevés de même, et s'étant trouvés à peu près dans les mêmes circonstances. J'ai donc un grand tort, car il ne faut pas seulement s'entendre, mais se faire entendre.

J'ai le tort de Rubens, qui se mettoit et mettoit ses trois femmes partout : mais je serai toujours toléré par les indulgens, qui diront : *mutato nomine de me fabula narratur.*

Si Labruyère avoit bu, si La Rochefoucault avoit chassé, si Chamfort avoit voyagé, si Lacy avoit su les langues étrangères, si Vauvenargues avoit aimé, si Weiss avoit été à la Cour, si Théophraste avoit été à Paris,

ils auroient mieux écrit encore. Quelques-uns de ceux-là, et plusieurs autres, ressemblent à des feux d'artifice trop longs et avec des lacunes d'obscurité.

On dit que le rire nous distingue de la bête : c'est tout le contraire. Le singe n'en a pas plus d'esprit parce qu'il rit. Mais quelle sotte mine l'on fait à un homme qui vous parle ou qui vous salue en souriant ? Si vous lui rendez ce sourire, vous avez l'air d'un sot. Si vous ne le lui rendez pas, vous avez l'air fâché : c'est bien pis si c'est un conteur, un rieur, un supérieur.

Ne dégelez pas les peuples froids ; ils ont leur bon côté, et ce que vous leur donnerez gâtera ce qu'ils ont. La patience, la fidélité, l'obéissance

valent bien l'enthousiasme, qui n'est jamais sûr ni durable. Pour une fois qu'il sera bien placé, il le sera vingt fois mal. Il vaut mieux qu'une nation n'ait pas d'avis. Celle qui en a est sujette aux orages, et si un physicien ne place pas bien le conducteur, la foudre tombe sur sa tête.

Les passions des vicieux sont arrêtés, par le bourreau. Mais celle des vertueux sont bien plus à craindre. On a vu des amans commettre des crimes, des ministres zélés commencer des guerres, et des hommes purs mais bornés, n'être pas effarouchés des révolutions. Qui dit passion, même pour le bien, dit quelque chose de dangereux. Elles ne sont pas nées avec nous. Quand on dit : comment arrêter une passion ? Je dis : pourquoi la prendre ? C'est un senti-

ment échauffé par l'imagination qui se roidit contre les obstacles. C'est un volcan éphémère, mais il y a rarement de ces véritables incendies du cœur et de l'esprit qui seroient des passions.

Ce qui coûte le plus pour plaire, c'est de cacher que l'on s'ennuie. Ce n'est pas en amusant qu'on plaît. On n'amuse pas même si l'on s'amuse : c'est en faisant croire que l'on s'amuse.

Ce qui prouve la vanité des réputations, c'est la facilité de faire des dupes. Je parie que M. de Voltaire y auroit été pris, si à un dîner chez lui j'avois préparé d'avance un sot à jouer le rôle d'un homme d'esprit : il l'auroit étonné. Deux sots même qui n'auroient que l'adresse d'être le

compère l'un de l'autre, attraperoient tout le monde.

C'est pour cela qu'il faut se méfier des dîners de gens d'esprit. Pour juger l'homme qui en a, il faut le prendre au saut du lit. Si avant d'avoir rassemblé toutes ses idées et repris ses esprits, il a du trait, de la conception, de la repartie, de la force, ou de la naïveté, c'est sûrement un homme d'esprit.

Il ne faut peut-être pas toujours avoir raison pour plaire ; il y a une manière d'avoir tort qui est faite pour réussir. Il y a même des travers fort agréables, quand ils ne sont pas joués.

Si l'on est réellement aimable chez soi, on peut, avec un peu moins de succès, quant au local, réussir beau-

coup chez les autres. Je n'ai pas bonne opinion de ceux qui ne sont pas aimables dans leur famille : sans parler du mauvais cœur que cela suppose, il faut être bien peu riche pour se montrer si économe d'esprit et de grâce.

On fait bien des chûtes avant d'attraper la raison. Elle se sauve parce qu'elle croit valoir la peine qu'on coure après elle. Elle passe par les endroits les plus glissans et veut éprouver ses véritables amans. Celui qui prétend l'avoir acquise tout de suite est un fat.

Enthousiasme et fanatisme. L'un appartient à la grandeur de l'âme, et l'autre à la petitesse de l'esprit : l'un enflamme pour la gloire, et l'autre pour une secte, une façon de penser

ou un personnage qui ne le mérite pas. L'un est de bonne foi, et l'autre tient souvent à des causes secondaires. Le premier entraîne et le second est entraîné. Le premier a pu s'allumer au mot de *liberté*, avant qu'on en eût examiné en théorie et en pratique les résultats. Il n'y a que le second qui ait pu prononcer le mot *égalité*. Le premier tient à la fierté, et le second à l'orgueil. L'enthousiasme qui ne se donne pas le temps de réfléchir aura des crimes à se reprocher, mais le fanatisme ne s'en est jamais refusé.

Fussiez-vous du sang des héros, fussiez-vous du sang des Dieux, si la gloire ne vous enivre pas continuellement, ne vous rangez pas sous ses étendards. Ne dites point que vous avez du goût pour votre état; si cette

expression froide vous suffit, embrassez-en un autre. Vous faites votre service sans reproche peut-être, vous savez quelque chose des principes de l'art, eh bien, vous êtes des artisans. Vous irez à un certain point, mais vous n'êtes pas des artistes. Placez le métier de la guerre au-dessus de tous les autres, aimez-le avec passion, oui, passion est le mot. Si vous ne rêvez pas militaire, si vous ne dévorez pas les livres et les plans de guerre, si vous ne baisez point les pas des vieux soldats, si vous ne pleurez pas au récit de leurs combats, si vous n'êtes pas consumé par le désir d'en voir, et par la honte de n'en avoir pas vu encore, quittez vite un habit que vous déshonorez. Si l'exercice d'un seul bataillon ne vous transporte pas, si vous ne vous sentez pas la volonté de vous trouver par-

tout, si vous êtes distrait, si vous ne redoutez pas que la pluie n'empêche votre régiment de manœuvrer, donnez votre place à un jeune homme tel que je le veux, à un jeune homme qui sera fou de l'art des Maurice et des Eugène, qui sera persuadé qu'il faut faire trois fois plus que son devoir pour le faire passablement. Malheur aux gens tièdes ! qu'ils rentrent au sein de leur famille ! que ces êtres dégradés, dont la foule importune sollicite sans cesse des grâces non méritées, n'empêchent pas les vieux militaires de montrer à leur souverain leurs honorables cicatrices ! Ils ne doivent pas devancer à la cour ceux qui les ont devancés à la guerre. La véritable considération appartient aux véritables braves, et non à ceux qui, faisant semblant de servir, dérobent aux soldats leurs récompenses.

Enfin il faut, pour être militaire, que l'enthousiasme monte la tête, que l'honneur électrise le cœur, que le feu de la victoire brille dans les yeux, qu'en arborant les marques insignes de la gloire, l'âme soit exaltée, et qu'on me pardonne si la mienne, qui l'est peut-être trop dans ce moment, m'entraîne malgré moi à un peu de déclamation.

Il n'y a pas une campagne où, si l'on est adroit à trouver le joint entre un succès et un revers, on ne puisse faire une paix avantageuse. C'est ce qu'il faut saisir, car si on a le dessous il faut continuer. Louis XIV n'a pas fait la paix après avoir été à deux doigts de sa perte ; il ne l'a proposée qu'après un retour de la fortune, la victoire de Denain. . . . . Quelle paix un ennemi épuisé peut-il espérer ?

S'il l'est, son vainqueur même l'est vraisemblablement aussi, et celui qui a le plus d'opiniâtreté gagne toujours. Il trouve des ressources sur lesquelles on ne comptoit pas; elles étonnent l'ennemi, et il offre ou accepte des conditions raisonnables.

Mais qui doit faire la paix? Est-ce un ministre qui n'est jamais sorti de la capitale, ou quelque commis qu'on envoie au congrès? L'un voit trop en grand, et l'autre en petit. . . . On ne veut pas créer de nouvelles difficultés; on dit qu'il ne faut pas se rebrouiller pour des bagatelles, et on cède un bout de province très-essentiel, faute de connoître la géographie locale, militaire et politique. C'est au général qui commande l'armée et qui connoît le théâtre de la guerre qu'il vient de faire, à savoir l'importance des limites, des arrondissemens

et du sol que les plus habiles diplomates ne trouvent pas sur leurs cartes. Lorsque l'ennemi sait que le chef des armées a toute l'autorité pour faire la guerre ou la paix, il ne compte pas sur les intrigues de cour qui lui procureroient un négociateur plus facile. Les médiateurs de bonne volonté, les puissances obligeantes qui veulent se mêler de tout, apprennent avec chagrin par la gazette qu'on a su se passer de leurs services.

Qu'on ne dise jamais : La politique de la Prusse, de l'Angleterre, de la France, de l'Espagne, de la Hollande, etc.—C'est l'intérêt particulier, l'ambition, la vengeance ou le plus ou moins de logique ou d'humeur de l'homme ou de la femme en crédit, qui fait souvent prendre un parti qu'on met sur le compte téné-

breux d'un profond calcul diplomatique. C'est ainsi que la personnalité a presque toujours allumé la guerre. La Place des Victoires où les nations sont enchaînées a été la cause d'une guerre. Les gants de la duchesse de Marlborough ont joué un grand rôle. Les plaisanteries du Roi de Prusse sur une souveraine, une maîtresse, un grand et petit ministre, ont décidé la ligue qui a manqué le précipiter de son trône.

Il ne faut point avoir de gloire dans les temps ou les pays où peu de gens la connoissent. Elle sera flétrie tout de suite. Trois classes de gens y contribueront : les envieux, les dénigreurs et les non-appréciateurs. Voyez le temps du grand Condé en France, et celui du prince Eugène chez nous. Comme il existoit d'au-

tres héros, et qu'il y avoit de la gloire pour plusieurs, on ne la disputoit pas. Le siècle étoit monté à l'honneur. Malheur à celui qui veut des lauriers au milieu de gens qui n'en ont pas : il sera écrasé. Ce qui console de n'avoir point de gloire, c'est qu'on la refuse souvent aux grands hommes. J'ai ouï dire que le Roi de Prusse Frédéric, le grand Frédéric étoit un poltron.

Il ne faut pas se faire un monstre du plus beau des malheurs, de la guerre. J'ai vu tant de beaux traits d'humanité, tant de bien pour réparer un peu de mal, qu'il ne m'est pas possible de regarder la guerre tout-à-fait comme une abomination, si l'on ne pille ni ne brûle, et s'il n'y a d'autre mal que de tuer ceux qui périroient quelques années plus tard moins glo-

rieusement. J'ai vu mes grenadiers donner leur pain et leurs *kreuzers* à une pauvre famille, dans un village qu'un accident étranger à la guerre avoit réduit en cendres. J'ai béni mon sort de commander à des hommes comme eux. J'ai vu de nos housards rendre à des prisonniers leur bourse, et leur ouvrir la leur. Il semble que l'âme s'exalte. Plus on a de courage, et plus on est sensible. En toutes choses, c'est l'émotion qui est sublime.

La gloire est quelquefois une courtisane de mauvaise compagnie, qui attaque en passant des gens qui ne pensoient pas à elle. Ils sont étonnés des faveurs qu'ils ont reçues sans avoir rien fait pour les obtenir. Au bout de trente ans, on les croit supérieurs à ceux qui en ont mérité sans en

avoir eues. Il est malheureux pour la vertu que tant d'actions de gens obscurs soient inconnues, et qu'on ne puisse pas remonter aux auteurs cachés des grands résultats. On pourroit peut-être en déterrer quelques-uns : ce seroit une nouvelle manière d'écrire l'histoire. On raconteroit les grands effets et ceux qui passent pour les avoir produits : et à côté l'on feroit connoître les causes et les agens ignorés : ce seroit l'histoire souterraine, si l'on peut s'exprimer ainsi.

C'est souvent faute d'être éclairé sur ses devoirs que l'on y manque. C'est par cette raison-là qu'il y a tant de criminels sans le savoir, et que tous les gens bornés sont dangereux. L'esprit voit bien, c'est l'impulsion du caractère qui peut égarer.

Je prie messieurs les généraux de se monter la tête par les exemples des grands hommes. Que l'un prenne pour parrain César, l'autre Alexandre, un autre Annibal, un quatrième Pyrrhus, ou un cinquième Scipion; mais point de Fabius.

Il faut venir au monde général, peintre, poëte et musicien. Lorsqu'un de nos colonels avancé par la cour disoit à Guido Stahremberg:— L'Empereur m'a fait général.—Je l'en défie, répondit-il; il vous a nommé général, et rien de plus.

Un général doit être bien tourné. Il n'appartient pas à tout le monde d'être bossu comme Mr. de Luxembourg.

Le poltron ne calcule pas bien. L'incertitude d'un coup d'épée ou d'un coup de fusil devroit se comparer à la certitude du déshonneur et à la probabilité de vingt mauvaises affaires qu'il faudra soutenir pour ne s'être pas bien présenté à la première. Les poltrons finissent toujours par être tués.

Un mot, une inflexion, le son de la voix, un geste, un regard, un rien fait couler des torrens de pleurs quand on est affligé. Les nerfs sont alors comme un instrument que le vent, le bruit d'une porte fait résonner ; c'est une sorte de magnétisme. De la disposition où l'on est, ou de la manière dont on apprend la perte de ce qu'on aime, dépend peut-être la vie. C'est un hasard qu'on ne meure pas sur-le-

champ. Quelquefois on ne croit pas son malheur, on s'imagine rêver ; on attend la personne qui a disparu. Hélas ! un froid glacial succède à cette espèce de délire. Une suspension totale de ses facultés, un oubli de tout, et de soi-même : et puis un poids affreux dont il est impossible de se débarrasser. L'inquiétude bannit le sommeil. Heureux ceux qui ont des sujets d'inquiétude : mais lorsque le malheur est arrivé, le corps, accablé de sa peine, prend une sorte de repos.

Pour un quart d'heure de sommeil, quel réveil, grand Dieu ! Avant d'avoir retrouvé ses sens encore engourdis, on sait qu'on est malheureux en général ; et quand on commence à en sentir la cause, lorsqu'on croit l'apprendre de nouveau, cet état est pire que la mort.

Je crois avoir déjà dit qu'il faut être le père de ses amis pour en être sûr. Il faut être marié assez jeune pour avoir de grands enfans dont on est à peu près le camarade depuis qu'ils ont vingt ans. Mais il ne faut pas que la faux fatale se trompe.

On est injuste envers la mort en la peignant comme on le fait: on devroit la représenter en vieille femme bien conservée, grande, belle, auguste, douce et calme, les bras ouverts pour nous recevoir. C'est l'emblème du repos éternel après la malheureuse vie inquiète et orageuse.

S'il en coûte pour être vertueux, on est bien mal né. Je n'entends pas qu'il y ait de la vertu à en avoir. Qu'est-ce qui nous porte au crime?

Sans parler des remords, n'y a-t-il pas une sorte de personnalité qui en éloigne? Un criminel doit être toujours sous les armes au milieu des arsenaux de la méchanceté. Ma paresse s'en effraie. La paresse même porte à la bonté. Qu'on en ait, n'importe comment ni pourquoi, et tout le monde sera heureux.

L'HUMEUR est comme la mauvaise herbe qui mange tout, et empêche tout ce qui est bon, en plantes et en semences de se produire et par conséquent de se reproduire et de profiter. Cette comparaison est si juste, que je vois les gens les meilleurs, les plus aimables, les plus délicats, les plus honnêtes, empêchés par l'humeur de paroître ce qu'ils sont. Toutes leurs bonnes qualités sont interceptées, c'est comme s'ils n'en avoient point.

La philantropie, ou plutôt la philantropomanie est une singulière invention. Faut-il donc un nom grec, une secte, des assemblées et des ouvrages pour aimer son prochain?

On est toujours mécontent. On aime à se plaindre partout où l'on est. On crie toujours contre quelqu'un ou contre quelque chose. On dit : quelle nation! quel climat! quel temps! quelle vie!

Est-ce l'inquiétude naturelle que nous sentons ordinairement en nous, ou est-ce amour-propre? peut-être tous les deux. Nous ne sommes bien qu'où nous ne sommes pas, et nous voulons nous faire croire à nous-mêmes que nous valons mieux que ce qui nous entoure.

Le temps passé est toujours regretté;

c'est le présent qui le sert. On voit en bien tout ce qui n'est plus, et en mal tout ce qui est.

Les sottises de ceux qui sont préférés aux gens de mérite les vengent et couvrent de boue les protégés bien bas, les protecteurs bien bêtes, et les plats intrigans qui se mêlent de tout ce qui est injuste.

Les femmes font les mœurs. Quand même elles les déferoient quelquefois il n'en est pas moins vrai que les hommes qui s'éloignent de leur société, cessent d'être aimables et ne peuvent plus le devenir.

La femme la plus sage a son vainqueur : si elle n'est pas encore subjuguée, c'est qu'elle n'a pas rencontré cette moitié de soi-même qu'on

cherche toujours, et qui fait faire tant d'extravagances.

La générosité d'argent est facile; il n'y a qu'à être riche pour en avoir. C'est celle qui ne coûte pas un sou, celle de l'âme que j'estime. C'est une belle chose qu'un homme vraiment généreux, car il n'y a de grandeur sur la terre que dans le sacrifice de soi.

L'HOMME est un instrument dont il faut savoir jouer. Il y a presqu'une case pour chaque individu : il faut la chercher.

Il seroit fâcheux de croire que l'homme qui approche le plus de la bête et qui prévoit le moins, qui ne pense presque point, qui n'a ni âme, ni esprit, ni instruction, ni mémoire,

ni désir, ni crainte, ni espérance, est le moins malheureux.

Mais aussi quelle différence de l'état tranquille d'un paysan Bavarois ou Souabe qu'on rencontre fumant ou buvant autour d'une table dans un cabaret, à la situation du Prince Eugène après sa victoire de Zenta, ou à celle de Mr. de Voltaire à la première représentation de Mérope! Tout se compense et tout s'achète dans la nature, mais on est de plus noble race quand on fait en ce genre grandes dépenses: elles attirent les grands revenus.

On devroit travailler davantage sur son humeur, et se demander souvent, surtout en vieillissant, si l'on n'a pas eu tort de dire, de voir, et de *désapprouver* comme on le fait. Il n'y auroit pas tant de grognons dans le

monde, et surtout parmi les femmes. Un rien les met en colère, parce que le malheur de n'être plus jeune leur donne cette aigreur qui leur fait croire que les raisons sont la raison. Les raisons sont presque toujours des déraisons. Il faudroit renaître pour juger: la fin de la vie donne quelquefois trop d'humeur contre le commencement.

Je n'aime pas qu'on donne le nom d'honnêtes gens à ceux qui ne volent pas parce qu'ils sont riches ou qu'ils ont peur d'être pendus: et je déclare dignes de l'être tous ceux qui ne font pas autant de bien qu'ils le peuvent, qui s'aiment aux dépens des autres, qui ne sont capables ni d'enthousiasme, ni d'admiration, ni de compassion, ni d'amitié. C'est usurper la vie que se borner à ne pas nuire: les morts

en font autant, et n'exigent rien pour cela.

On n'est pas assez mauvais pour manquer, de gaieté de cœur, à la reconnoissance ; mais on tâche tellement d'atténuer les bienfaits, on leur cherche tant de motifs, on trouve dans les bienfaiteurs tant d'intérêt à nous obliger, que peu à peu on se fait ingrat sans s'en apercevoir.

L'Intérêt personnel le moins malhonnête est celui qui, examinant les choses sous les deux faces qu'elles ont presque toujours, ne prend le parti qui lui convient le mieux, qu'après s'être convaincu qu'il ne nuit pas trop aux autres. Cela prouve au moins qu'il a discuté la matière avec lui-même, et tant que les hommes se

croient honnêtes gens, ils le sont encore un peu.

Pourquoi peint-on toujours la justice avec une épée et même une balance? Je voudrois quelquefois lui mettre un voile. Il est souvent de la justice de ne pas faire justice. Il y a justice de sévérité, et justice de bonté. Si après avoir bien pesé avec cette balance, et même levé ce glaive menaçant, le voile cependant l'empêchoit de voir tout ce qu'il faudroit punir, la justice seroit peut-être aussi juste. Si tout en voyant elle pardonnoit, ce seroit clémence. Je ne veux pas que toujours elle pardonne, mais je veux que son examen et son jugement ne se fassent pas avec la volonté de punir. Il y a tant de petites nuances imperceptibles à suivre, dont on ne peut pas rendre compte;

et qui permettent cependant de justifier l'action ou d'adoucir la peine! Il y a beaucoup d'esprit dans la bonté; elle suppose même plus de pénétration que le blâme: car ce qu'il y a de meilleur dans les hommes est souvent caché au fond de leur âme.

Je crois avoir dit cent fois ce que je pensois de l'ingratitude, qui me paroît un monstre. Mais on devroit demander la permission de rendre service: car si quelques bienfaits dont on ne se soucie pas, d'un homme dont on ne se soucie pas, vous tombent sur le corps, vous voilà contraint à lui en être obligé toute votre vie, souvent sans grand sujet de reconnoissance, et souvent même en estimant fort peu la personne. Y a-t-il un cas plus embarrassant? vous devez manquer à la

reconnoissance ou à la vérité. Vous faites peut-être du tort à bien des gens de peur d'être ingrat. Vous vous croyez forcé à dire du bien de cet obligeant importun. Il a voulu faire des dupes, vous êtes son complice. Vous n'avez pas assez de caractère pour ne pas craindre de manquer de caractère.

Il est bien aisé de se débarrasser de la reconnoissance. Vous êtes négligent envers votre bienfaiteur, il en est blessé, et vous insinue qu'il méritoit mieux de vous. Alors vient le fameux vers :

Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense.

Et voilà l'ingrat acquitté.

Le plaisir qu'on réçoit de la louange n'est pas égal à la peine que

fait la critique. On prend l'une pour un compliment, et l'autre pour une vérité.

On est trompé souvent par la confiance; mais on se trompe soi-même par la méfiance. Celui à qui on accorde une confiance même peu méritée, en sera flatté et tâchera peut-être de s'en montrer digne; mais celui dont on se méfie mal à propos, ne le pardonnera jamais. Après s'être méfié des gens, on se méfie des choses. On regarde comme impossible ce qui n'est que difficile; on se persuade que les événemens même les plus probables n'arriveront pas; et puis on se méfie de soi et on n'est plus propre à rien.

Pour peu qu'on soit assez considéré dans le monde pour y jouer un

rôle, on est lancé comme une boule qui ne reprend jamais sa tranquillité.

Le monde est aussi lui-même une boule que Dieu fait rouler. Elle ne va peut-être pas toujours bien. Mais elle va et elle ira toujours. On dit: si cet homme qui remplit si bien sa place vient à mourir, comment fera-t-on? Il est remplacé, et cela va. On dit: si nous ne faisons pas telle chose cette année, qu'est-ce qui arrivera? Rien. Si tel changement n'a pas lieu dans l'administration, tout est perdu. Non, tout s'en tire. Il faut faire, et faire faire à chacun son devoir. Et quand on ne le fait pas, cela revient encore à peu près au même.

Il y a un crime réel et abominable à troubler un mariage d'amour: on peut être envieux des prospérités ex-

térieures d'un homme, et croire la fortune injuste, mais le bonheur qui vient de l'âme est toujours mérité.

Les grands génies (cela s'appelle, je crois, des philosophes) après avoir dit du mal de Dieu qu'ils ne connoissent point, en disent des Souverains qu'ils ne connoissent pas, davantage. Il y a deux façons de les punir. L'une en ne les punissant pas, car ils sont assez fous pour chercher une célébrité de malheur: et l'autre en défendant la liberté de la presse. Mais il vaut mieux que les gouvernemens aient des auteurs à gages pour déjouer et ridiculiser tous ces prétendus instituteurs du genre humain, qui par un soi-disant amour du bien général, ne cherchent que le leur.

Ceux qu'on soupçonne le moins de

philosophie sont souvent ceux qui en ont le plus. La véritable c'est le plaisir. Qu'on y fasse entrer ses devoirs. Eux remplis, qu'on ne respire que joie, jeux, fêtes, spectacles, bonne chère, bonne société, choses extraordinaires, de la folie même et des folies : mais toujours du goût, même dans les écarts. Il y a des gens à qui tout va, parce qu'ils ont de la grâce et du tact. On sent qu'ils sont au-dessus de leurs fautes, et qu'ils en savent sur eux-mêmes autant que leurs censeurs : on les attend au retour.

La police doit être une mère et non pas une commère. A Paris, elle faisoit avertir un père d'un commencement de désordre de son fils, une mère du projet qu'avoit sa fille de se sauver avec son amant, une société qui pouvoit devenir dangereuse, de

suspendre ses séances, ses propos, ses couplets contre le gouvernement: voilà la mère. Ailleurs, on laisse dire et faire, mais on rapporte tout, soit par méchanceté, soit par bêtise; on répète, on entend mal, on augmente, on fait du tort: voilà la commère.

On croit que le persiflage rend ridicule. Oui, sûrement; mais c'est la personne qui s'en sert, car plus le persiflé aura d'esprit, moins il aura l'air de croire qu'on emploie ce mauvais genre contre lui. Il y a beaucoup de choses qu'il faut déjouer en ne les remarquant pas.

Mr. de Turenne se doutoit bien que la gazette diroit plus que lui de la bataille des Dunes, lorsqu'il écrivoit: « Les ennemis sont venus à « nous, ils ont été battus, je suis un

" peu fatigué, je vous donne le bon " soir." Il est très-aisé d'être modeste comme cela.

On ne m'a jamais prêté de méchanceté, ni en paroles, ni en chansons, ni en actions. On a su que je n'en étois pas capable, ainsi je n'ai pas lieu de me plaindre de l'injustice du public à mon égard. Mais en revanche on a mis sur mon compte mille choses assez plates, cinquante aventures, une centaine de prétendus bons mots, des reparties qui devoient être piquantes, des mauvaises plaisanteries que je dois avoir faites ou dites; et il n'y a pas un mot de vrai à tout cela. Des gens de bonne intention, mais de mauvais goût, racontent une histoire dont je suis le héros ou l'auteur, en me demandant si je m'en souviens. Je suis trop pa-

resseux, et j'ai trop de bonbomie pour la dire comme elle est, ou pour prouver qu'elle ne peut pas être vraie, et je l'entends raconter de telle manière que je me prendrois en guignon moi-même, si j'y avois eu la moindre part.

Si quelque chose de gai à faire, ou à dire s'est présenté à moi, je m'en suis vraisemblablement passé la fantaisie. Mais je déteste les diseurs de bons mots de profession, ceux qui veulent être cités, les facétieux, les mystificateurs, les farceurs et tous les rôles qu'on veut prendre dans la société, plutôt que le sien propre.

Un faiseur de pensées songe souvent à être applaudi plus qu'à être entendu, et se laisse aller à un petit scintillement qui éblouit sans éclairer. Il y a un petit mécanisme de

définitions, d'explications, de synonymes, d'antithèses, de comparaisons, de ressemblances, de différences, qui fait fort aisément, quand on le veut, de la réputation. Les pensées détachées sont le genre le plus facile pour un homme d'esprit ; mais, comme tout ce qui est facile, cela exige d'autant plus de valeur réelle. Il en est de la littérature comme de la musique, les difficultés vaincues empêchent d'apercevoir si l'on est vraiment bon musicien : un air simple ne permet pas de s'y tromper.

Les méchans se mettent en garde, et les *sots* aussi. Les bons et les gens d'esprit jamais. Les méchans croient lire dans les yeux qu'on les a devinés, les *sots* se méfient de tous ceux à qui ils trouvent de la supériorité. Les hommes bons ou spirituels ont assez

bonne opinion des autres pour s'en croire aimés.

Il me semble que ce que nous prenons le plus tôt et quittons le plus tard, c'est l'importance. Les enfans font les nécessaires. Les vieillards s'imaginent que de vieillir est déjà un mérite. Leur œuvre dernière, leur testament se fait même avec une sorte d'orgueil.

Une plaisanterie attire souvent des querelles. Il y a cependant une manière de les faire ou de les prendre gaiement, lorsqu'elles peuvent avoir des suites, qui peut sauver un coup d'épée ou une brouillerie. Mais il faut avoir l'esprit bien fait et une réputation bien établie. C'est manque de jugement si l'on risque des plaisanteries avec ceux qui ne sont pas de

force à en faire à leur tour : ils se fâchent alors, faute de moyens, et croient sauver le petit moment de dégoût qu'ils éprouvent dans la société, par une belle scène de colère ou de bravoure.

Personne n'est modeste, malgré la révérence embarrassée ou l'air timide qu'on prend quelquefois. Personne n'est doux, personne n'est naturel. Personne n'est de bonne foi, personne ne se rend justice, personne ne la rend aux autres. Personne n'entend bien, personne ne voit bien, personne ne dit la vérité, ni ne veut qu'on la lui dise. Contredites quelqu'un, quelqu'obligation qu'on vous ait, on l'oublie, surtout si vous faites voir, sans faire semblant de rien, que l'on s'est trompé sur un objet où l'amour-propre est intéressé. Tous les

défauts que je viens de dire n'empêchent cependant point qu'on ne soit aimable et même sensible. Ils ne sont que dans la société, et dans les mots plus que dans les choses; mais c'est incommode à rencontrer, et on ne rencontre que cela dans le monde. C'est l'amour-propre et le défaut d'esprit ou de justesse qui produit cet inconvénient, mais il gâte souvent tout, dans la société comme dans les affaires.

Quelque vertueuse que soit une femme, c'est sur sa vertu qu'un compliment lui fait le moins de plaisir. Quand on la loue sur sa fidélité à son mari, elle est toujours prête à vous dire : quelle preuve en avez-vous ? et auroit envie de laisser échapper une demi-confidence, pour en faire dou-

ter, quoique véritablement elle n'ait point de reproches à se faire.

Il y avoit deux gens d'esprit, quatre ou cinq sots, six importuns et trois importans dans ma chambre. Je ne pouvois pas m'entretenir avec les premiers ; les seconds parloient toujours ; les troisièmes s'obstinoient à croire que j'avois du crédit, et me parloient de leurs affaires ; les quatrièmes vouloient me faire croire qu'ils en avoient, et que je devois mettre mes affaires entre leurs mains.

On ne dit rien de neuf. On ne pense rien de neuf. Les mêmes conversations reviennent toujours. On sait déjà ce qu'on va répondre. Je me déplais à moi-même, en voyant le petit cercle de pensées dans lequel

je tourne. C'est de quoi se prendre en guignon, et je conçois qu'on peut former la résolution de ne plus proférer une parole.

C'est la paresse des gens d'esprit que j'aime. Mais les sots paresseux ressemblent à des valets dans un antichambre ; ils y deviennent menteurs, médisans, curieux, et insolens.

L'homme qui perd sa fortune ou un ami par un bon mot, est un sot ; car s'il ne peut pas retenir ce bon mot, cela prouve qu'il ne lui en vient pas souvent. Il s'en présente vingt quelquefois, qu'on peut se dire à soi-même tout bas, pour se faire rire, mais qu'on ne doit pas se permettre autrement.

Rien ne prouve plus la médiocrité

que les petits mystères à l'oreille, les conversations dans une embrasure de fenêtre, les nouvelles de gazettes qu'on donne pour des lettres qu'on a reçues, la discrétion sur les petites choses, la petite finesse et les cachoteries. Malheur à ceux qui n'ont pas ce qu'on appelle en peinture, la manière large !

Il y a des gens à qui il va si mal d'avoir l'air de penser. Ils veulent honorer ainsi leur taciturnité naturelle, et c'est tout uniment pauvreté d'imagination. Ils aiment mieux dire qu'ils ont des sujets de réflexion, même de tristesse ce jour-là. Mais il n'en est rien. Ils sont comme toujours.

Chaulieu n'étoit ni sage, ni homme de génie, mais il étoit heu-

reux. Despréaux et Molière, hommes de génie (quoiqu'on ait refusé ce titre au premier), réfléchissoient trop pour être gais. Ils faisoient rire, et ils ne rioient jamais. Il est bien difficile de n'être pas sérieux au fonds, si ce fonds n'est pas, comme dans quelques gens, à la superficie.

Il n'appartient pas à tout le monde d'être modeste ; et la modestie est une fatuité ou une sottise, quand on n'a pas le mérite le plus éclatant.

Je n'estime pas ceux qui achètent la noblesse, dit un jour l'Empereur, Joseph II. à Mr. de Cazanova : et celui-ci, dont chaque mot est un trait, et chaque pensée un livre, lui dit : — Et ceux qui la vendent, Sire ?

Un original est souvent un bon

diable. Son originalité est fondée sur la certitude qu'il a de son caractère. Cela fait qu'il néglige les manières convenues. Il aura peut-être beaucoup de défauts, mais il ne sera sûrement ni faux, ni rampant.

Après tout ce qui s'est passé, on entend dire souvent: brûlons tous nos livres, rentrons dans l'ignorance. Point du tout. Puisque vous en êtes sortis, je veux au contraire que vous soyez plus éclairés. Vous ne l'êtes qu'à demi, soyez-le tout à fait: à force de connoissances vous redeviendrez bonnes gens. La comparaison, le jugement, les lumières vous conduiront aussi bien que l'instinct naturel: savoir, n'est-ce pas analyser ce qu'on sent?

Pour vous bien conduire, gardez-

vous de réfléchir: mais suivez un mouvement d'instinct. Chacun a le sien. Saisissez-en le moment. Prenez votre parti. C'est par inspiration que vous ferez juste ce que l'on doit faire.

L'IMAGINATION a plus de charmes en écrivant qu'en parlant. Les grandes ailes doivent se ployer pour entrer dans un salon. Si elle est trop vive, trop ardente, il faut l'arrêter, car en conversation trop de feu refroidit, trop de traits blesse, trop d'esprit humilie. Pour plaire, il faut savoir descendre et se mettre à la portée du plus grand nombre.

LAVATER et ceux qui travaillent dans son genre, ont tort s'ils s'imaginent que les yeux de tel pays disent ce que les mêmes yeux expriment

dans un autre. Les figures diffèrent comme les langues. Pour les juger, il faut auparavant connoître la nature et l'éducation. L'air, le maintien, la manière de marcher, de parler plus ou moins vite, varient suivant les climats. La paresse d'un Espagnol, le peu de vivacité d'un Allemand, la timidité d'un Anglois, les gestes d'un Italien ne peuvent pas donner l'idée d'un François qui auroit tout ce que je viens de dire. Ne détaillons que l'Italien. Les gestes naissent chez lui de l'habitude et de l'imitation; et c'est souvent de la chaleur à froid. Mais si un François se remue autant, c'est qu'il est prodigieusement vif, et que ses mouvemens sont décidés par une quantité d'idées qui viennent, qui s'en vont et qui se croisent.

Je connois des yeux en Allemagne

qui ne disent rien quoiqu'ils annoncent beaucoup, et qui diroient et feroient beaucoup en France.

Le goût dit à présent comme Lusignan :

Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre.

Le chevalier de Boufflers, Fontanes, Parny, l'abbé De Lille, etc. ne suffiront pas pour l'y retenir, ou l'y ramener.

Un historien trop rapide lasse et se lasse lui-même, comme un voyageur qui court, sans s'arrêter aux points de vue qu'il rencontre sur sa route.

Pour bien juger un ouvrage, il faut n'en pas connoître l'auteur. Sans cela, il est presqu'impossible de ne pas se préparer à être pour ou contre lui. Si le traité de morale le plus

sérieux est fait par un homme gai, on dit d'avance : Je parie qu'il y aura mille folies ; on le lit en riant, et quelque chose de profond et de neuf paroîtra peut-être une extravagance.

On passe le décousu à Montaigne, parce que tout lui va bien. Son ame est une babillarde, et non pas son esprit, qui a toujours été le serviteur de l'autre. C'est comme cela qu'il bat presque toujours la campagne d'une manière charmante. Une idée l'emporte, en amène une autre. Il dit : *A propos de cela je m'en vais vous dire.* Il ne s'est pas douté de sa profondeur et de la finesse de ses observations. Je suis pour lui comme Condé pour Turenne. Que ne donnerois-je pas, disoit le grand Condé, pour causer une demi-heure avec lui ?

Montaigne étoit, à l'orgueil près,

tout le portique d'Athènes à la fois : on voit partout le bon homme, le bon cœur, la bonne tête. Il a deviné le monde. Il a vu le passé, le présent, l'avenir, sans se croire un grand sorcier.

Londres m'a encore plus surpris que Venise. Je pouvois m'imaginer une ville au milieu de la mer. Il n'y qu'à penser à une inondation qui fait des canaux de toutes les rues, et on aura l'idée de Venise. Mais des trottoirs larges et commodes, des boutiques superbes, une propreté inouïe partout, des promenades illuminées, où il y a des concerts et des jeux, et point de surveillans, des jardins superbes, une rivière qui ajoute à cela une variété et une pompe admirable, enfin, tout ce que l'on pourroit s'imaginer pour la fête la mieux

entendue, se trouve tous les jours en quatre ou cinq endroits de Londres. L'indifférence, l'air de liberté et de magnificence, des phaétons élégans, toute une ville au grand trot, des chevaux et des filles charmantes, du fruit excellent.....conçoit-on qu'il y ait là une seule raison pour se pendre ?

Les passions dépendent de la vie qu'on mène, de l'état qu'on a pris. Si Charles XII étoit né dans l'état le plus obscur, qu'auroit-il fait de sa passion pour la guerre ?

Molière, Destouches, Boissi, Boileau, Régnard s'entendoient parfaitement dans l'art de la médisance. On reconnoissoit les originaux de leurs portraits. Mais ce talent est perdu. Les mœurs ont changé, et

il n'y a point d'auteurs qui puissent remplacer ceux que je viens de nommer. Régnard marche tout près de Molière, mais il amuse sans corriger. Molière est moraliste, Regnard n'est que moqueur.

Un trait de génie est presqu'un trait de folie. Si Frédéric-le-Grand, Charles XII, Eugène et Condé avoient été bien sages, on n'auroit pas parlé d'eux.

Si Frédéric II avoit eu encore un peu plus d'esprit, il auroit fait bien des sottises, Mais sa ligne de démarcation étoit entre le génie et le bon sens. Il avoit l'élan et puis la réflexion.

Pour ridiculiser le premier auteur bourgeois qui écriroit contre la no-

blesse, il faudroit le faire baron. Il y seroit pris, et l'homme d'esprit deviendroit le plus fier des barons.

On a trop dit que l'opinion est la reine du monde. C'est la seule reine qu'il faut détrôner. Sans cela, toutes les autres le seront.

De même que le blanc n'est pas une couleur, mais en est l'absence, ne pourroit-on pas dire que le goût est l'absence de tout ce qui est choquant dans tous les genres?

On prend aisément les habitudes de ceux avec qui l'on vit, et il n'y a pas de mal à cela, lorsqu'elles ne sont ni méchantes, ni dangereuses. On dit que c'est foiblesse, mais les gens faciles sont toujours aimés. On dit que c'est ne pas avoir de caractère.

Ceux qui profanent ce mot, et qui le confondent avec une roideur humoriste, en manquent presque toujours. Qu'on le mette, ce caractère, à soutenir ses amis, les absens et les disgraciés. Mais la complaisance dans les rapports ordinaires de la vie est une preuve d'étendue dans l'esprit ; peser sur les petites choses, c'est donner sa mesure. Les femmes les plus heureuses dans leur intérieur sont celles qui ont épousé des hommes de génie ; ils se laissent mener d'autant plus volontiers qu'ils sont toujours maîtres d'eux-mêmes : on se donne quand on s'appartient.

Pourquoi y a-t-il si peu de gens naturels dans le monde ? Il y en a qui étant capables de sentimens vrais, s'en font de factices, pour essayer si

de cette façon ils produiront plus d'effet. Ils sont bien punis de leur peine et de leur gêne. Ils perdent par calcul un succès qu'ils auroient obtenu par nature.

L'INCRÉDULITÉ est si bien un air, que si on en avoit de bonne foi, je ne sais pas pourquoi on ne se tueroit pas à la première douleur du corps ou de l'esprit. On ne sait pas assez ce que seroit la vie humaine avec une irréligion positive : les athées vivent à l'ombre de la religion.

NOUS autres moralistes, nous ne valons pas mieux que ceux qui nous lisent. Nous sommes cette classe entre la nourrice et la bonne qu'on appelle, je crois, garde-d'enfant. Elles sont souvent aussi bêtes que

celui qu'elles tiennent par les lisières. Cependant on voudroit tenir les lisières du genre humain, qui n'est qu'un grand enfant, pour l'empêcher de tomber, de se brûler, surtout de pleurer, de crier, d'arracher et de gâter tout.

PORTRAIT DE M. DE B...

M. de B.... a été successivement abbé, militaire, écrivain, administrateur, député, philosophe ; et de tous ces états il ne s'est trouvé déplacé que dans le premier. M. de B.... a beaucoup pensé, mais, par malheur, c'étoit toujours en courant. Son mouvement est ce qui nous a le plus volé de son esprit. On voudroit pouvoir ramasser toutes les idées qu'il a perdues sur les grands chemins avec son temps et son argent : peut-être avoit-il trop d'esprit pour qu'il fût en son pouvoir de le fixer quand le feu de sa jeunesse lui donnoit tout son essor. Il falloit que cet esprit fît tout de lui-même, et maîtrisât son maître ; aussi a-t-il brillé d'abord

avec tout le caprice d'un feu follet, et l'âge seul pouvoit lui donner la sagesse d'un fanal. Une sagacité sans bornes, une profonde finesse, une légèreté qui n'est jamais frivole, le talent d'aiguiser les idées par le contraste des mots, voilà les qualités distinctives de son esprit, à qui rien n'est étranger. Heureusement il ne sait pas tout ; mais il a pris la fleur des diverses connoissances, et surprendra par sa profondeur tous ceux qui le savent léger, et par sa légèreté tous ceux qui ont découvert combien il pouvoit être profond. La base de son caractère est une bonté sans mesure ; il ne sauroit supporter l'idée d'un être souffrant, et donneroit jusqu'à son plus strict nécessaire pour s'en délivrer : il se priveroit de pain pour nourrir même un méchant, et surtout son ennemi : *ce pauvre mé-*

chant ! diroit-il. Il avoit dans une terre une servante que tout le monde lui denonçoit comme voleuse ; malgré cela, il la gardoit toujours, et quand on lui demanda pourquoi, il répondit :—Qui la prendroit ?—Il a de l'enfance dans le rire et de la gaucherie dans le maintien ; la tête un peu baissée, les pouces qu'il tourne devant lui comme arlequin, ou les mains derrière le dos, comme s'il se chauffoit ; des yeux petits et agréables, qui ont l'air de sourire ; quelque chose de bon dans la physionomie ; du simple, du gai, du naïf dans sa grâce ; une pesanteur apparente dans la tournure, et du mal-tenu dans toute sa personne. Il a quelquefois l'air bête de La Fontaine : on diroit qu'il qu'il ne pense à rien lorsqu'il pense le plus. Il ne se met pas volontiers en avant, et n'en est que plus piquant

lorsqu'on le recherche. La bonhomie s'est emparée de ses manières, et ne laisse percer la malice que dans ses regards et son sourire ; il se défie tellement de son talent pour l'épigramme, qu'il penche trop peut-être en écrivant du côté opposé. Il a l'air de prodiguer les louanges pour empêcher la satire d'éclore ; mais leur excès les rend suspectes. Il est impossible d'être meilleur ni plus spirituel ; mais chez lui ces deux qualités ont peu de communication entre elles, et si son esprit n'a pas toujours de la bonté, quelquefois aussi sa bonté pourroit manquer d'esprit.

M. de B.... terminera sa carrière comme il l'a commencée, en étant le plus heureux et le plus aimable des hommes. Comment ne le seroit-il pas ? Il est trop supérieur pour avoir des prétentions. Il n'est ni sur la

ligne ni sur le chemin de qui que ce soit au monde. On rend sans peine justice à son talent, qui est unique dans ses pièces de vers, dans ses couplets ; chaque mot est un trait : il est surtout admirable quand on ne le croit que négligé. M. de B. . . . a plu sans qu'on sâche comment ; mais c'est par la grâce, le goût, et un certain abandon, qui fait qu'il ne ressemble qu'à lui.

Enfin, après avoir eu tous les mécomptes d'un esprit supérieur et d'un cœur ami du bien, on dit qu'il s'occupe d'agriculture et de métaphysique, deux honorables retraites, où si l'on peut encore être trompé, ce n'est plus du moins par les hommes.

PORTRAIT DE M. DE S.

Il y a seize ou dix-sept ans qu'il parut sur l'horizon de Paris un phénomène qui n'avoit rien d'effrayant. Ce n'est point une aurore boréale, puisqu'il éclaire tous les jours également ; ce n'est point une planète, puisqu'il ne tourne autour de personne ; ce n'est point un astre, puisque, heureusement pour les autres pays de l'Europe, il n'est pas fixé dans le sien. Ce phénomène parle, mais pas assez ; pense, mais beaucoup trop ; marche, mais pour aller s'asseoir de travers sur une chaise ; il y entortille ses jambes, les décroise pour faire à quelqu'un qui est dans la chambre depuis une heure, une petite révérence de la tête ; la porte sur

l'épaule gauche, pour sourire à une aventure bien triste qu'on lui raconte, se met à écouter ce qu'un autre ne dit point, et n'entend pas ce qu'un troisième lui dit : il a assez l'air d'un sylphe, car il est presque transparent. C'est une salamandre quand il écrit, car alors il vit dans le feu : il a très-peu de chose de l'humanité, dans le sens ordinaire de ce mot ; je crains qu'il n'en ait pas les plaisirs, et qu'il n'en éprouve les maux. La profondeur de ses réflexions se tournera plutôt vers le malheur que vers le bonheur ; il négligera les agrémens du présent pour penser aux menaces de l'avenir. Il est quelquefois trop jeune, et quelquefois trop vieux ; ce trop de jeunesse l'empêche de voir les charmes de l'existence qu'il aura, et ce trop de vieillesse, quand il les voit, les lui fait mépriser. Voyez-le

se promener en redingotte à petits collets, tête baissée et le corps en avant, un gros livre sous le bras gauche, et un petit à la main droite, qui tient aussi sa canne à pomme rouge, qu'il n'appuie jamais à terre. Il s'enfonce dans le bois, gravit les montagnes; ne le croyez-vous pas pour cela pastoral ou champêtre? point du tout, il quitte un ruisseau pour un torrent qu'il entend sans pouvoir le trouver. Il foule aux pieds un tapis de violettes pour chercher des précipices, et ne regarde les moutons que lorsqu'ils sont mis en fuite par l'orage. Il a deviné tout ce qu'il n'a pas eu le temps d'apprendre; il sait ce qu'il ne peut pas savoir. L'harmonie, les images viennent se placer dans ses vers, sans qu'il s'en doute. A-t-il une description à faire? La nature n'a rien de caché

pour lui ; la physique, l'astronomie lui ouvrent leurs trésors, la mécanique, ses ateliers. Ses fables sont, depuis La Fontaine, les plus charmantes qu'on ait écrites en François ; qui peut savoir où s'arrêtera l'esprit qui commence ainsi ? Ne soyez point effrayé de ce phénomène, il fait des merveilles sans être merveilleux. Ne soyez point inquiet non plus de son humeur, ou de ses sombres méditations, car souvent ce jeune Young se met à rire comme un fou, et ne finit plus ; ou bien un rien le fait recommencer. Il est bon, simple, naïf, insouciant sur son compte, et n'a pas le sot orgueil de la modestie, car il ne sait pas ce qu'il vaut. Il avance quelquefois son petit paradoxe, comme s'il avoit envie de le soutenir à toute rigueur ; on dispute, il ne s'en aperçoit pas ; on rit, cela

lui est égal. Quand il a de petits torts, c'est toujours à force d'avoir raison, et la justesse de son esprit ne cède qu'à l'exaltation de son âme. Ce mot que je viens de prononcer me donneroit bien de l'occupation, si je voulois en dire tout ce que j'en ai remarqué : comme elle sert bien son esprit ! quelle sensibilité dans ses actions ! quelle originalité ! quel choix d'expression ! quelle teinte de mélancolie douce et attendrissante dans ses ouvrages ! Et quand cette âme va toute seule, elle se tire encore très-bien d'affaire ; c'est alors qu'il fait un couplet pour sa mère, qu'il écrit à sa sœur, et qu'il parle à Christine : à la vérité l'esprit par habitude vient quelquefois encore se fourrer dans tout cela, mais on pourroit s'en passer. Il y a de l'agrément, de

l'élégance, de la douceur dans sa figure, et de la grâce dans ses manières, parce qu'il ne la cherche pas. L'originalité de son langage tient à celle de son esprit ; il dit autrement qu'un autre, et dit mieux qu'un autre ; il a des définitions à lui, justes, fines et profondes ; il donne à tout un tour distingué ; il plaira à tout le monde quand il en aura l'envie, et même quand il ne l'aura pas ; car si, son esprit est paré, son cœur est si simple, si bon, si généreux que, depuis l'homme vulgaire jusqu'à l'homme de génie, chacun peut s'accommoder d'une de ses qualités, en trouver une à son usage, et l'aimer pour celle-là.

Fragment d'un Dialogue entre un Esprit fort en un Capucin.

L'Esprit fort. COMMENT ! y a-t-il encore de ces animaux-là ? Que fais-tu donc ici, capucin indigne ?

Le Capucin. Je sais bien qu'on se le dit à soi-même, ou de soi-même ; mais pour un François vous n'êtes pas poli. Votre ancien duc d'Orléans, qui ne s'attendoit pas à être un bisaïeul d'Egalité, disoit très-drôlement, comme vous savez :—De quoi diable est-il donc digne, s'il ne l'est pas d'être capucin ?

L'Esp. Tu plaisantes sur ton état : tu me parois aimable.

Le Cap. Je voudrois, Monsieur, pouvoir vous en dire autant. Je sais bien que nous ne sommes pas néces-

saires à la religion, mais nous y faisons du bien.

L'Esp. Pouvez-vous la démontrer? C'est ce que n'a jamais pu faire un Evêque, ni Port-Royal, ni le collége de Louis-le-Grand, ni la Sorbonne.

Le Cap. Avez-vous des preuves contre? C'est ce que n'ont jamais pu avoir Hobbes, Spinosa, Vanini, dont le cerveau fut plus brûlé que le corps, et qu'on auroit bien mieux fait de mettre aux petites-maisons.

L'Esp. Catholique et moine, vous n'êtes pas cruel! comment, les bûchers, la vengeance, . . .

Le Cap. Il falloit me dire: *Tu parois capucin, et tu sais pardonner.*

L'Esp. Capucin, mon ami, vous avez donc lu Alzire?

Le Cap. J'ai fait plus, je l'ai vu jouer cent fois; et, sans considérer

Voltaire, Rousseau, Montesquieu, comme des Pères de l'Eglise, je parie tirer d'eux de quoi faire un livre de dévotion, presque un catéchisme. Je les crois plus de notre parti que du vôtre ; ils ne se sont mis de votre côté que pour dire des plaisanteries fort drôles, mais que vous avez prises au pied de la lettre. Je vous aurois bien attrapé, Messieurs, si j'avois été leur Curé. Si je n'avois pas pu les persuader à l'heure de la mort, ce qu'auroit peut-être fait le capucin indigne, je serois sorti de chez eux avec l'air content, et j'aurois dit qu'ils étoient morts comme des saints. Sans aller au Japon, j'aurois acquis plus d'âmes que tous les missionnaires ; celles de la bonne compagnie d'autrefois et de la mauvaise de ce temps-ci, qui ne se damne que par air.

L'Esp. Tu aurois donc menti ?

Le Cap. J'en aurois demandé pardon à Dieu, qui auroit bien vu que c'étoit pour le mieux servir, et qui me l'auroit accordé.

L'Esp. Qui t'a porté à prendre cet état ?

Le Cap. La philosophie.

L'Esp. En voilà bien d'une autre! C'est nous autres qui sommes philosophes.

Le Cap. Je sais bien qu'on est assez bête pour vous en donner le titre, mais c'est par les effets que je juge votre philosophie.

L'Esp. Y en a-t-il à être dupe de tout ?

Le Cap. Y en a-t-il à n'être dupe de rien ?

L'Esp. Tu ne crois donc rien, toi-même ?

Le Cap. Au contraire, je crois tout ; je prouve ce qui est clair, j'ai

de la foi pour ce qui ne l'est pas. Mettant les choses au pis ou au mieux, comme vous l'entendez, pour l'autre monde, je me fais heureux dans celui-ci.

L'Esp. Tu n'es donc pas théologien ?

Le Cap. Je ne suis que logicien ; c'est par justesse dans l'esprit que j'arrête mon esprit, lorsqu'il me mène dans un casse-cou d'où je ne pourrois pas le tirer.

L'Esp. Tu ne veux donc pas, tu n'oses pas assurer qu'il y a un Dieu ?

Le Cap. Je l'adore : je ris de ceux qui disent qu'il n'y en a pas. Je regarde le firmament comme Cicéron, et je chante avec David : *Cœli enarrant Dei gloriam*, et je prononce avec J. B. Rousseau : *Les cieux instruisent la terre, etc.*

L'Esp. Et ton âme, capucin? l'âme d'un capucin!

Le Cap. Je pense, voilà ma réponse.

L'Esp. Le monde....

Le Cap. N'est pas venu tout seul au monde, et ne va pas si mal qu'on dit.

L'Esp. Les mystères....

Le Cap. Sont des mystères, comme vous les appelez très-bien: tout est possible à celui qui a fait l'impossible.

L'Esp. Les miracles. ..

Le Cap. Ont été faits ou imaginés dans le temps qu'il étoit nécessaire de faire renoncer aux prodiges du paganisme et à la sorcellerie, qui étoit bien plus absurde encore que le paganisme.

L'Esp. Tu as l'air de ne pas croire toi-même aux miracles?

Le Cap. Prouvez-moi qu'ils surpassent la puissance de celui qui a créé le Soleil ?

L'Esp. J'ai cru que tu m'allois dire un capucin.

Le Cap. Pourquoi pas ? J'éclaire aussi le monde, comme vous voyez.

L'Esp. Un pape.... un vicaire.... des processions.... des fainéans qui y vont, au lieu de travailler.... des signes de croix..... des habits soi-disant orientaux,.... et la barbe !

Le Cap. Quand même Dieu, dans sa sagesse, n'auroit pas imaginé tout cela, tout ce que vous venez de dire mène à une obéissance aveugle, et ne feroit que séduire sans égarer ; mais vous autres, Messieurs, vous vous égarez sans séduire.

L'Esp. Nous cherchons le vrai.

Le Cap. L'avez-vous trouvé ? Quel sot orgueil de ne vouloir dépendre de

personne, pas même de Dieu! Un grand seigneur de ma connoissance l'appeloit le *gentilhomme de là-haut*, non par gaîté, mais par aristocratie. Je suis bien aise d'avoir plusieurs chefs pour me conduire, celui de l'Eglise, celui du Diocèse, celui du couvent et celui de ma conscience. Je ne me mêle de rien, parce que je suis philosophe.

L'Esp. Je me mêle de tout, parce que je suis philosophe. J'écris toujours; j'approfondis tout; j'arrache la foudre à la Divinité, le sceptre aux Rois, l'équilibre à l'Europe, et la postérité aux ténèbres.

Le Cap. N'en coûte-t-il la vie à personne?

L'Esp. Qu'importe la génération présente, si nos enfans sont heureux!

Le Cap. Hélas! on a tant crié contre nous, pour sept ou huit juifs

brûlés mal à propos, certains jours de gala; pour quelques Mexicains massacrés, à la vérité, sans nécessité; les 18,000 victimes un peu révolutionnaires de la St. Barthélemi, et les 60,000 émigrés de Louis XIV, qui sont allés faire fortune ailleurs, et vous me parlez du sacrifice d'une génération toute entière! Savez-vous, mon cher Monsieur, que vous me faites une peur terrible? est-ce que vous ne vous portez pas bien?

L'Esp. J'ai passé la nuit à travailler.

Le Cap. Et moi à dormir, après avoir remercié Dieu de ce que je suis Capucin.

L'Esp. C'est avoir de la reconnoissance de reste; tu en as donc un grand fonds?

Le Cap. Oh oui, Monsieur, il

m'en reste pour vous : vous me faites bénir ma philosophie.

L'Esp. Toujours ce mot que tu profanes. Vois en moi un homme qui a su vaincre toutes ses passions.

Le Cap. Eh bien moi, Monsieur, c'est peut-être parce que j'ai trop aimé la créature que je me suis jeté dans les bras du Créateur : ma dévotion est tendre, superstitieuse. Oh ! Monsieur, écoutez-moi. J'ai vingt-huit ans ; je suis entré au service à seize. J'ai fait la guerre ; je me suis battu ; j'ai eu des aventures : j'ai vu que je portois le trouble dans les familles.

L'Esp. Il ne manquoit plus que de trouver un fat dans un Capucin.

Le Cap. Non, vous m'avez mal compris. Mon père craignoit que je n'épousasse la fille d'un de ses amis,

que son père destinoit à un parti bien plus riche. Je ne vis d'autre moyen, pour me soustraire à l'amour que j'éprouvois, que de me jeter au pied des autels; et Dieu m'ouvrit ses bras de consolation et de miséricode. La jeune personne que j'aimois suivit mon exemple, pour ne pas se donner à un autre: elle fit des vœux de tranquillité qui la rendent parfaitement heureuse; et moi je passe ma vie à célébrer des mystères que vous ne croyez pas, et que je crois, sans chercher à les comprendre.

L'Esp. N'étoit-ce pas assez d'être catholique et prêtre, sans te faire superstitieux?

Le Cap. Je m'en vais vous expliquer ce mot, auquel ceux qui, sans le savoir, sont injustes envers la religion, ont attaché un caractère odieux. L'amour que j'ai connu, et

dont je vous ai parlé, a sa superstition. Sec et aride il finit, ainsi que la religion, qui, quelle que soit sa valeur réelle, doit se soutenir par l'enthousiasme. Malheur à celui qui ne va pas baiser en secret le gant, le schal, l'éventail de sa bien-aimée. Un cheveu de ma maîtresse, une fleur qu'elle avoit laissé tomber et que je portois huit jours sur mon cœur ;

les bois, les lieux,
Honorés par ses pas, éclairés par ses yeux, etc.

tout m'étoit précieux, tout m'enchantoit.

L'Esp. On voit que La Fontaine fait parler les animaux : tu viens de le citer.

Le Cap. Je sais encore bien d'autres morceaux de lui : par exemple, le philosophe scythe.

Il ôte de chez lui les branches les plus belles,
Il tronque son verger contre toute raison, etc.

Voilà ce qu'ont fait les gens d'esprit.

L'Esp. Comment donc! je te croyois ignorant comme un Capucin: au fait, blasphémateur, peux-tu comparer ta religion à ton amour?

Le Cap. Je compare mon âme à la vôtre, c'est-à-dire l'enthousiasme au fanatisme; l'un n'est que pour le bien et le beau, l'autre ne fait que du mal. On est fanatique contre les autres, si l'on peut s'exprimer ainsi; mais on n'est superstitieux que pour soi.

L'Esp. Tu as parlé, toi-même, tantôt de l'inquisition?

Le Cap. Oui, sans doute, quand le révérend père Dominicain faisoit dresser des bûchers, il étoit fanatique; quand il entendoit trois messes par jour, il n'étoit que superstitieux.

L'Esp. Tu as l'air toi-même de t'en moquer.

Le Cap. Mon Dieu que les gens d'esprit comprennent peu à présent ce que disent ceux qui n'en ont pas! Quel mal font ces trois messes? Elles servent de consolation à l'heureux crédule. En un mot, la superstition me paroît à la religion comme ces bagues qui ne sont pas si précieuses mais qu'on porte au doigt pour ne pas perdre celles qui le sont. C'est un petit anneau d'or qui préserve ou conserve le diamant inestimable. M'entendez-vous à présent?

L'Esp. J'entends, et je lève les épaules: je ne crains et ne crois rien.

Le Cap. Je crains et je crois tout.

L'Esp. Si je croyois en Dieu, je ne professerois point de culte.

Le Cap. Vous finiriez par ne plus

penser à Dieu. Pardonnez encore cette comparaison profane : on n'aime bientôt plus sa maîtresse si on ne la voit plus, si on ne lui écrit point, si on jette la rose qu'on lui a arrachée.

L'Esp. Encore ton sot amour !

Le Cap. Eh bien, Monsieur, une comparaison plus noble, puisque j'ai eu l'honneur de servir l'Empereur : mon Colonel disoit que, pour faire son devoir, il faut faire plus que son devoir : voilà encore de la superstition.

L'Esp. Ainsi donc, dégoûté de ce monde-ci, tu as daigné penser à l'autre.

Le Cap. Non : mais bientôt, trouvant le néant des vanités et des plaisirs, me moquant des unes, blasé sur les autres, mes principes de religion

ne m'ayant jamais abandonné, d'homme je me suis fait chrétien; de chrétien catholique, de catholique religieux, de religieux devot, de devot capucin, et de capucin philosophe.

L'Esp. Belle généalogie ! ces deux noms vont surtout parfaitement bien ensemble. Tu devois dire plutôt un épouvantail pour les oiseaux, ou une figure ridicule qui fait rire les enfans.

Le Cap. Messieurs, vous avez eu les rieurs pour vous avant de devenir sérieux. Les gens d'esprit qui ne prévoyoient pas les suites de leur gaieté interprétée par des gens tristes, s'en sont donné quelquefois à nos dépens. Je ne connois que Guilbert qui vous l'ait rendu, quand il disoit :

Monsieur trouve plaisants les feux du purgatoire.

et qu'il accommodoit si bien

L'abbé qui rit
Du Dieu qui le nourrit.

L'Esp. Je ne lis pas toutes ces fadaises; jamais de vers. Mais Hobbes, Spinoza, le Système de la Nature.

Le Cap. Livres amusans. Je ne lis pas même les sermons de notre gardien. J'en fis un, l'autre jour, qui commençoit par ces mots: Un incrédule est un fou, un impie est un sot.

L'Esp. Beau commencement! et la preuve?

Le Cap. C'est, disois-je, que celui qui ne reconnoît pas les vérités, est un être mal organisé, comme ceux qu'on enferme, ou tout au moins comme les malheureux qui ont perdu la vue, ou qui n'ont pas d'oreille pour la musique. Je les plains, mais

je les aime encore mieux que les impies qui croient à la religion qu'ils blasphèment pour faire les aimables.—

L'Esp. Fais-tu grand cas des stigmates de ton St. François?

Le Cap. Pourquoi pas? Un morceau qui passe pour être de la sainte croix, quand même il n'en seroit pas, attire ma vénération. Quand je veux chercher la lumière, Monsieur, je regarde en haut: vous, vous regardez à terre.

L'Esp. Je ne veux pas être ébloui.

Le Cap. Que faites-vous de ce beau présent de la Divinité, où elle trouve bien son compte? que faites-vous de l'imagination?

L'Esp. La folie m'ennuie.

Le Cap. Mais où donc est la vérité? tout ne pourroit-il pas être une illusion?

L'Esp. Point d'illusion. Je ne veux point être séduit.

Le Cap. Et la fumée de la gloire, par exemple?

L'Esp. Porte à la tête et la dérange.

Le Cap. Quand même ce beau sentiment que j'ai porté de la créature au Créateur, seroit une ivresse... Voyez un buveur qui croit que toute la terre est à lui.

L'Esp. Je ne m'enivre jamais. Je vois juste. Je suis philosophe, et qui plus est géomètre.—Mais je perds mon temps à raisonner avec toi, ou plutôt à vouloir que tu raisonnes. Je serois déshonoré si l'on me voyoit parler à un masque comme toi.

Le Cap. Encore un mot, Monsieur.

L'Esp. Va, je te souhaite à tous les démons infernaux, s'il y en a.

Le Cap. Et moi, je prierai Dieu

pour ceux qui sont sur la terre, pour vous en particulier, qui avez daigné vous abaisser jusqu'à moi. Avez-vous des parens ?

L'Esp. J'ai un neveu.

Le Cap. C'est heureux d'avoir au moins quelqu'un pour vous fermer les yeux au moment de la mort.

L'Esp. Belle réflexion, sans doute ! Je ferai venir ce coquin, et je mourrai, comme on dit, entre ses bras.

Le Cap. Les consolations données par un héritier sont froides : moi, je n'en ai pas. Un autre pauvre capucin, pas trop sensible, car cela me feroit de la peine de l'affliger, viendra me dire des prières ; j'en réciterai moi-même tant que j'aurai de la force, je recommanderai mon âme à Dieu, et elle ira rejoindre celui dont elle est émanée.

L'Esp. Adieu, adieu, capucin indigne,—tu mourras comme un saint.

Le Cap. Adieu, grand Esprit,—tu mourras comme un chien.

MES DEUX CONVERSATIONS AVEC JEAN-JACQUES.

Lorsque Jean-Jacques Rousseau revint de son exil, j'allai le relancer dans son grenier, rue Plâtrière. Je ne savois pas encore, en montant l'escalier, comment je m'y prendrois pour l'aborder; mais, accoutumé à me laisser aller à mon instinct qui m'a toujours mieux servi que la réflexion, j'entrai, et parus me tromper.—Qu'est-ce que c'est? me dit Jean-Jacques. Je lui répondis:—Monsieur, pardonnez. Je cherchois Mr. Rousseau de Toulouse.—Je ne suis, me dit-il, que Rousseau de Genève.—Ah oüi, lui dis-je, ce grand herboriseur! Je le vois bien. Ah! mon Dieu! que d'herbes et de gros

livres ! ils valent mieux que tous ceux qu'on écrit.—Rousseau sourit presque, et me fit voir peut-être sa pervenche, que je n'ai pas l'honneur de connoître, et tout ce qu'il y avoit entre chaque feuillet de ses in-folios. Je fis semblant d'admirer ce recueil très-peu intéressant, et le plus commun du monde ; il se remit à son travail, sur lequel il avoit le nez et les lunettes, et le continua sans me regarder. Je lui demandai pardon de mon étourderie, et je le priai de me dire la demeure de Mr. Rousseau de Toulouse : mais, de peur qu'il ne me l'apprît et que tout fût dit, j'ajoutai : —Est-il vrai que vous soyez si habile pour copier la musique ?—Il alla me chercher des petits livres, en long, et me dit :—Voyez comme cela est propre !—Et il se mit à parler de la difficulté de ce travail, et de son talent

en ce genre, comme Sganarelle de celui de faire des fagots. Le respect que m'inspiroit un homme comme celui-là, m'avoit fait sentir une sorte de tremblement en ouvrant sa porte, et m'empêcha de me livrer davantage à une conversation qui auroit eu l'air d'une mystification si elle avoit duré plus long-temps. Je n'en voulois que ce qu'il me falloit pour une espèce de passe-port ou billet d'entrée, et je lui dis que je croyois pourtant qu'il n'avoit pris ces deux genres d'occupations serviles, que pour éteindre le feu de sa brûlante imagination. Hélas ! me dit-il, les autres occupations que je me donnois pour m'instruire et instruire les autres, ne m'ont fait que trop de mal. Je lui dis après, la seule chose sur laquelle j'étois de son avis dans tous ses ouvrages, c'est que je croyois comme lui au dan-

ger de certaines connoissances historiques et littéraires, si l'on n'a pas un esprit sain pour les juger. Il quitta dans l'instant sa musique, sa pervenche et ses lunettes, entra dans des détails supérieurs peut-être à tout ce qu'il avoit écrit, et parcourut toutes les nuances de ses idées avec une justesse qu'il perdoit quelquefois dans la solitude, à force de méditer et d'écrire ; ensuite il s'écria plusieurs fois : *Les hommes ! les hommes !* J'avois assez bien réussi pour oser déjà le contredire. Je lui dis : *ceux qui s'en plaignent sont des hommes aussi, et peuvent se tromper sur le compte des autres hommes.* Cela lui fit faire un moment de réflexion. Je lui dis que j'étois bien de son avis encore sur la manière d'accorder et de recevoir des bienfaits, et sur le poids de la reconnoissance quand on a pour bienfai-

teurs des gens qu'on ne peut aimer ni estimer. Cela parut lui faire plaisir. Je me rabattis ensuite sur l'autre extrémité à craindre, l'ingratitude. Il partit comme un trait, me fit les plus beaux manifestes du monde, qu'il entremêla de quelques petites maximes sophistiques, que je m'étois attirées, en lui disant :—Si cependant Mr. Hume a été de bonne foi.....? Il me demanda si je le connoissois. Je lui dis, que j'avois eu une conversation très-vive avec lui à son sujet, et que la crainte d'être injuste m'arrêtoit presque toujours dans mes jugemens.

Sa vilaine femme ou servante nous interrompoit quelquefois par quelques questions saugrenues qu'elle faisoit sur son linge, ou sur la soupe. Il lui répondoit avec douceur, et auroit ennobli un morceau de fromage, s'il en avoit parlé. Je ne m'aperçus pas

qu'il se méfiât de moi, le moins du monde. A la vérité, je l'avois tenu bien en haleine depuis que j'entrai chez lui, pour ne pas lui donner le temps de réfléchir sur ma visite. J'y mis fin malgré moi, et après un silence de vénération, en regardant encore entre les deux yeux l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, je quittai le galetas, séjour des rats, mais sanctuaire du génie. Il se leva, me reconduisit avec une sorte d'intérêt, et ne me demanda pas mon nom.

Il ne l'auroit jamais retenu, car il ne pouvoit y avoir que celui de *Tacite*, de *Saluste*, ou de *Pline*, qui pût l'intéresser. Mais, dans la société intime de M. le Prince de Conti, dont j'étois avec l'Archevêque de Toulouse, le Président d'*Aligre*, et autres prélats et parlementaires, j'appris que ces deux classes de gens

corrompus vouloient inquiéter Jean-Jacques, et je lui écrivis la lettre qu'il donna à lire, ou à copier, assez mal à propos, et qui se trouva enfin, je ne sais comment, imprimée dans toutes les gazettes. On peut la voir dans l'édition des ouvrages de *Rousseau*, et dans son dialogue avec lui-même, qui est aussi dans ses œuvres; il eut la bonté de croire, à sa façon ordinaire, que les offres d'asile que je lui faisois, étoient un piége que ses ennemis m'avoient engagé à lui tendre: cette folie avoit attaqué le cerveau de ce malheureux grand homme, ravissant et impatientant. Mais son premier mouvement étoit bon: car le lendemain de ma lettre, il vint me témoigner sa reconnoissance. On m'annonce M. Rousseau, je n'en crois pas mes oreilles: il ouvre ma porte, je n'en croyois pas mes yeux;

Louis XIV n'éprouva pas un sentiment pareil de vanité en recevant l'ambassade de Siam. La description qu'il me fit de ses malheurs, le portrait de ses prétendus ennemis, la conjuration de toute l'Europe contre lui, m'auroit fait de la peine, s'il n'y avoit pas mis tout le charme de son éloquence. Je tâchai de le tirer de là, pour le ramener à ses jeux champêtres. Je lui demandai comment, lui qui aimoit la campagne, étoit allé se loger au milieu de Paris? Il me dit alors ses charmans paradoxes sur l'avantage d'écrire en faveur de la liberté, lorsqu'on est enfermé, et de peindre le printems lorsqu'il neige. Je parlai de la Suisse, et je lui prouvai, sans en avoir l'air, que je savois *Julie* et *Saint-Preux* par cœur. Il en parut étonné et flatté. Il s'aperçut bien que sa *Nouvelle Héloïse* étoit le

seul de ses ouvrages qui me convînt; et que quand même je pourrois être profond, je ne me donnerois pas la peine de l'être. Je n'ai jamais eu tant d'esprit (et ce fut, je crois, la première et la dernière fois de ma vie) que pendant les huit heures que je passai avec Jean-Jacques dans mes deux conversations. Quand il me dit définitivement qu'il vouloit attendre dans Paris tous les décrets de prise-de-corps dont le clergé et le parlement le menaçoient, je me permis quelques vérités, un peu sévères, sur sa manière d'entendre la célébrité. Je me souviens que je lui dis : M. Rousseau, *plus vous vous cachez, et plus vous êtes en évidence ; plus vous êtes sauvage, et plus vous devenez un homme public.*

Ses yeux étoient comme deux astres. Son gênie rayonnoit dans ses

regards, et m'électrisoit. Je me rappelle que je finis par lui dire, les larmes aux yeux, deux ou trois fois : *Soyez heureux, Monsieur ; soyez heureux malgré vous. Si vous ne voulez pas habiter le temple que je vous ferai bâtir dans cette souveraineté que j'ai en Empire, où je n'ai ni parlement, ni clergé, mais les meilleurs moutons du monde, restez-en France. Si, comme je l'espère, on vous y laisse en repos, vendez vos ouvrages, achetez une jolie petite maison de campagne près de Paris ; entr'ouvrez votre porte à quelques-uns de vos admirateurs, et bientôt on ne parlera plus de vous.*

Je crois que ce n'étoit pas son compte : car il ne seroit pas même demeuré à *Ermenonville*, si la mort ne l'y avoit pas surpris. Enfin, touché de l'effet qu'il produisoit sur moi, et

convaincu de mon enthousiasme pour lui, il me témoigna plus d'intérêt et de reconnoissance qu'il n'avoit coutume d'en montrer à l'égard de qui que ce soit ; et il me laissa, en me quittant, le même vide qu'on sent à son réveil, après avoir fait un beau rêve.

MON SÉJOUR CHEZ M. DE VOLTAIRE.

Ce que je pouvois faire de mieux chez M. de Voltaire, c'étoit de ne pas lui montrer de l'esprit. Je ne lui parlois que pour le faire parler. J'ai été huit jours dans sa maison, et je voudrois me rappeler les choses sublimes, simples, gaies, aimables qui partoient sans cesse de lui ; mais, en vérité, c'est impossible. Je riois ou j'admirois, j'étois toujours dans l'ivresse. Jusqu'à ses torts, ses fausses connoissances, ses engouemens, son manque de goût pour les beaux-arts, ses caprices, ses prétentions, ce qu'il ne pouvoit pas être et ce qu'il étoit, tout étoit charmant, neuf, piquant et

imprévu. Il souhaitoit de passer pour un homme d'état profond, ou pour un savant, au point de désirer d'être ennuyeux. Il aimoit alors la constitution Angloise. Je me souviens que je lui dis : *Monsieur de Voltaire, ajoutez-y comme son soutien l'Océan, sans lequel elle ne dureroit pas.*

L'Océan, me dit-il, *vous allez me faire faire bien des réflexions là-dessus.* On lui annonça un homme de Genève qui l'ennuyoit : vite, vite, dit-il, *du Tronchin* ;—c'est-à-dire, qu'on le fît passer pour malade. Le Génevois s'en alla. *Que dites-vous de Genève ?* me dit-il un jour, sachant que j'y avois été le matin. Je savois que dans ce moment-là il détestoit Genève.—Ville affreuse ! lui répondis-je, quoique cela ne fût pas vrai.— Je racontai à M. de Voltaire, devant madame Denys, un trait qui lui étoit

arrivé, croyant que c'étoit à madame de Graffigny. M. de *Ximénès* l'avoit defiée de lui dire un vers dont il ne lui nommât pas tout de suite l'auteur. Il n'en manqua pas un. Madame Denys, pour le prendre en défaut, lui en dit quatre, qu'elle fit sur le champ. *Eh bien ! Monsieur le Marquis, de qui cela est-il ?—De la chercheuse d'esprit, Madame.*

Ah ! ah ! bravo ! bravo ! dit M. de Voltaire : *pardi, je crois qu'elle fut bien bête—Riez-en donc, ma nièce.* Il étoit occupé alors à déchirer et paraphraser l'histoire de l'église par l'ennuyeux abbé de Fleury. *Ce n'est pas une histoire,* me dit-il, en en parlant, *ce sont des histoires. Il n'y a qu'à* Bossuet *et à* Fléchier *que je permette d'être bons chrétiens.* Ah ! Monsieur de Voltaire, lui dis-je, et aussi à quelques révérends pères, dont les

enfans vous ont assez joliment élevé. Il me dit beaucoup de bien d'eux. *Vous venez de Venise ? Avez-vous vu le procurateur Pococurante ?* Non, lui dis je, je ne me souviens pas de lui. *Vous n'avez donc pas lu Candide ?* me dit-il en colère : car il y avoit un temps où il aimoit toujours le plus un de ses ouvrages.— Pardon, pardon, Monsieur de Voltaire, j'étois en distraction ; je pensois à l'étonnement que j'éprouvai quand j'entendis chanter *la Jérusalem du Tasse* aux gondoliers Vénitiens. — *Comment donc ? expliquez-moi cela, je vous prie.*—Tels que jadis *Ménalque* et *Mélibée*, ils essaient la voix et la mémoire de leurs camarades, sur le *Canal grande*, pendant les belles nuits de l'été. L'un commence en manière de récitant, et un autre lui répond et continue. Je ne crois pas que les fiacres de Paris

sachent la *Henriade* par cœur, et ils entonneroient bien mal ses beaux vers, avec leur ton grossier, leur accent ignoble et dur, et leur gosier et leur voix à l'eau-de-vie.—*C'est que les Welches sont des barbares, des ennemis de l'harmonie, des gens à vous égorger, Monsieur. Voilà le peuple, et nos gens d'esprit en on tant, qu'ils en mettent jusques dans les titres de leurs ouvrages. Un livre de l'Esprit, c'est de l'esprit follet que celui-là. L'Esprit des Lois, c'est de l'esprit sur les lois. Je n'ai pas l'honneur de le comprendre. Mais j'entends bien les Lettres Persannes: bon ouvrage que celui-là.*—Il y a quelques gens de lettres dont vous paroissez faire cas. —*Vraiment, il le faut bien; d'Alembert, par exemple, qui faute d'imagination, se dit géomètre; Diderot, qui, pour faire croire qu'il en a, est*

enflé et déclamateur ; et Marmontel, dont, entre nous, la poétique est inintelligible. Ces gens-là diroient que je suis jaloux. Qu'on s'arrange donc sur mon compte. On me croit frondeur, et flatteur à la cour ; en ville, trop philosophe ; à l'académie, ennemi des philosophes ; l'ante-christ à Rome, pour quelques plaisanteries sur ses abus, et quelques gaietés sur le style oriental ; précepteur de despotisme au parlement ; mauvais François, pour avoir dit du bien des Anglois ; voleur et bienfaiteur des libraires ; libertin pour une Jeanne que mes ennemis ont rendue plus coupable ; curieux et complimenteur des gens d'esprit, et intolérant, parce que je prêche la tolérance.

Avez-vous jamais vu une épigramme ou une chanson de ma façon ? C'est là le cachet des méchans. Ces Rousseau

m'ont fait donner au diable. J'ai bien commencé avec tous les deux. Je buvois du vin de Champagne avec le premier chez votre père, et votre parent le duc d'Aremberg, où il s'endormoit à souper. J'ai été en coquetterie avec le second; et pour avoir dit qu'il me donnoit envie de marcher à quatre pattes, me voici chassé de Genève, où il est détesté.

Il rioit d'une bêtise imprévue, d'un misérable jeu de mots, et se permettoit aussi quelque bêtise. Il étoit au comble de sa joie, en me montrant une lettre du chevalier de Lille qui venoit de lui écrire, pour lui reprocher d'avoir mal fait une commission de montre. *Il faut que vous soyez bien bête, Monsieur*, etc. C'est, je crois, à moi qu'il dédia sa plaisanterie tant répétée depuis sur la Corneille; et j'y donnai sujet, lorsqu'il me de-

manda comment je la trouvois: *nigra*, lui répondis-je, sans être *formosa*. Il ne me fit pas grâce de son père Adam, et me remercia d'avoir donné asile au père Griffet, qu'il ainoit beaucoup, ainsi que le père la Neufville, qu'il me recommanda.

Il me dit un jour:—On prétend que je crève des critiques. Tenez, connoissez-vous celle-ci? Je ne sais où diable cet homme, qui ne sait pas l'orthographe et qui force quelquefois la poésie comme un camp, a si bien fait ces quatre vers sur moi.

Candide est un petit vaurien
Qui n'a ni pudeur, ni cervelle.
Ah! qu'on le reconnoît bien
Pour le cadet de la Pucelle.

—Vous me paroissez mal avec lui dans ce moment, lui dis-je. C'est querelle d'allemand et d'amant à la fois.—La petite bêtise le fit sourire:

il en disoit souvent et aimoit à en entendre. On auroit dit qu'il avoit quelquefois des tracasseries avec les morts, comme on en a avec les vivans. Sa mobilité les lui faisoit aimer, tantôt un peu plus, tantôt un peu moins. Par exemple alors, c'étoit Fénélon, La Fontaine et Molière qui étoient dans la plus grande faveur.

—Ma nièce, donnons-lui-en, du Molière, dit-il à Madame Denys. Allons dans le salon, sans façon, les Femmes Savantes que nous venons de jouer.—Il fit Trissotin on ne peut pas plus mal, mais s'amusa beaucoup de ce rôle. Melle. Dupuis, belle-sœur de la Corneille, qui jouoit Martine, me plaisoit infiniment, et me donnoit quelquefois des distractions, lorsque ce grand homme parloit. Il n'aimoit pas qu'on en eût. Je me souviens qu'un jour que ses belles servantes

Suisses, nues jusqu'aux épaules à cause de la chaleur, passoient à côté de moi, ou m'apportoient de la crême ; il s'interrompit, et prenant, en colère, leurs beaux cous à pleines mains, il s'écria : *gorge par-ci, gorge par-là, allez au diable.*

Il ne me prononça pas un mot contre le christianisme, ni contre Fréron. Je n'aime pas, disoit-il, les gens de mauvaise foi, et qui se contredisent. Écrire en forme pour ou contre toutes les religions est d'un fou. Qu'est-ce que c'est que cette profession de foi du vicaire Savoyard de Jean-Jacques, par exemple ?—C'étoit le moment où il lui en vouloit le plus : et dans ce moment même qu'il disoit que c'étoit un monstre, qu'on n'exiloit pas un homme comme lui, mais que le bannissement étoit le mot, on lui dit :— Je crois que le voilà qui entre dans

votre cour.—*Où est-il, le malheureux?* s'écria-t-il, *qu'il vienne, voilà mes bras ouverts. Il est chassé peut-être de Neuchâtel, et des environs. Qu'on me le cherche. Amenez-le moi; tout ce que j'ai est à lui.* M. de Constant lui demanda, en ma présence, son histoire de Russie.—Vous êtes fou, dit-il, si vous voulez savoir quelque chose, prenez celle de La Combe. Il n'a reçu ni médaille, ni fourrures, celui-là.—

Il étoit mécontent alors du parlement: et quand il rencontroit son âne à la porte du jardin: *passez, je vous prie, Monsieur le Président*, disoit-il. Ses méprises par vivacité étoient fréquentes et plaisantes. Il prit un accordeur de clavecin de sa nièce, pour son cordonnier, et après quantité de méprises, lorsque cela s'éclaircit: *Ah! mon Dieu, Monsieur,*

un homme à talens. Je vous mettois à mes pieds, c'est moi qui suis aux vôtres.

Un marchand de chapeaux et de souliers gris entre tout d'un coup dans le salon. M. de Voltaire (qui se méfioit tant des visites, qu'il m'avoua que, de peur que la mienne ne fût ennuyeuse, il avoit pris médecine à tout hasard, afin de pouvoir se dire malade) se sauve dans son cabinet. Ce marchand le suivoit, en lui disant : —Monsieur, Monsieur, je suis le fils d'une femme pour qui vous avez fait des vers. *Oh ! je le crois, j'ai tant fait de vers pour tant de femmes ! Bonjour, Monsieur.*—C'est Mme. de Fontaine Martel.—*Ah ! ah ! Monsieur, elle étoit bien belle. Je suis votre serviteur,* (et il étoit prêt à rentrer dans son cabinet.) Monsieur, où avez vous pris ce bon goût qu'on re-

marque dans ce salon ? votre château, par exemple, est charmant. Est-il bien de vous ? — (alors Voltaire revint.) *Oh ! oui, de moi, Monsieur ; j'ai donné tous les dessins. Voyez ce dégagement et cet escalier. Eh bien !*— Monsieur, ce qui m'a attiré en Suisse, c'est le plaisir de voir M. de Haller. (M. de Voltaire rentroit dans son cabinet.) Monsieur, Monsieur, cela doit vous avoir beaucoup coûté. Quel charmant jardin ! *Oh ! par exemple, disoit Mr. de Voltaire* (en revenant), *mon jardinier est une bête, c'est moi, Monsieur, qui ai tout fait.*—Je le crois. Ce M. de Haller, Monsieur, est un grand homme—(M. de Voltaire rentroit.)—Combien de temps faut-il, Monsieur, pour bâtir un château à peu près aussi beau que celui-ci ?—(M. de Voltaire revenoit dans

le Salon.) Sans le faire exprès, ils jouèrent la plus jolie scène du monde; et M. de Voltaire m'en donna bien d'autres plus comiques encore par ses vivacités, ses humeurs, ses repentirs. Tantôt homme de lettres, et puis seigneur de la cour de Louis XIV., et puis l'homme de la meilleure compagnie.

Il étoit comique lorsqu'il faisoit le seigneur de village; il parloit à ses manans comme à des ambassadeurs de Rome, ou des princes de la guerre de Troie. Il ennoblisoit tout. Voulant demander pourquoi on ne lui donnoit jamais du civet à dîner, au lieu de s'en informer tout uniment, il dit à un vieux garde: *Mon ami, ne se fait-il donc plus d'émigration d'animaux de* ma terre *de* Tourney *à* ma terre de Ferney?

Il étoit toujours en souliers gris, bas gris de fer roulés, grande veste de basin, longue jusqu'aux genoux, grande et longue perruque, et petit bonnet de velours noir. Le dimanche, il mettoit quelquefois un bel habit mordoré, uni, veste et culotte de même, mais la veste à grandes basques, et galonnée en or, à la bourgogne, galons festonnés et à lames, avec de grandes manchettes à dentelles jusqu'au bout des doigts, *car avec cela*, disoit-il, *on a l'air noble*. Mr. de Voltaire étoit bon pour tous ses alentours et les faisoit rire. Il embellissoit tout ce qu'il voyoit et tout ce qu'il entendoit. Il fit des questions à un officier de mon régiment qu'il trouva sublime dans ses réponses. *De quelle religion êtes-vous, Monsieur?* lui demanda-t-il.—

Mes parens m'ont fait élever dans la religion catholique. — *Grande réponse!* dit M. de Voltaire, *il ne dit pas qu'il le soit.* Tout cela paroît ridicule à rapporter et fait pour le rendre ridicule; mais il falloit le voir, animé par sa belle et brillante imagination, distribuant, jetant l'esprit, la saillie à pleines mains, en prêtant à tout le monde; porté à voir et à croire le beau et le bien, abondant dans son sens, y faisant abonder les autres; rapportant tout à ce qu'il écrivoit, à ce qu'il pensoit; faisant parler et penser ceux qui en étoient capables; donnant des secours à tous les malheureux, bâtissant pour de pauvres familles, et bon homme dans la sienne; bon homme dans son village, bon homme et grand homme tout à la fois, réunion sans laquelle

l'on n'est jamais complétement ni l'un ni l'autre: car le génie donne plus d'étendue à la bonté, et la bonté plus de naturel au génie.

FIN.

De l'Imprimerie de Cox, Fils, et Baylis,
Great Queen Street.

ERRATA.

VOL. I.

Page	33, ligne	4,	bein,	*lisez*	bien
	55,	20,	une,		uns
	65,	8,	le sont		les ont
	65,	9,	héritique		hérétique
	70,	12,	sote		sotte
	84,	21,	autoeratrice		autocratrice
	115,	3,	couché		couchés
	132,	4,	villagos		villages
	142,	3,	provnices		provinces
	176,	19,	'autre		l'autre
	206,	2,	j'ouvrira		j'ouvrirai
	213,	9,	méritarai		mériterai

VOL. II.

Page	14, ligne	14,	coupés	*lisez*	coupées
	69,	5,	blanches		planches
	100,	3,	la prendre		le prendre
	115,	21,	gouvernment		gouvernement
	132,	20,	s		si
	133,	17,	est		et
	164,	12,	torrens		torrents
	171,	14,	grandes		de grandes



